

Boris Kornev

La danse de Psyché

Nouvelle

Saint-Pétersbourg
«Istoricheskaya illustratsiya»

2016

Kornev B. La danse de Psyché. *Nouvelle.* – SPb.: Istoricheskaya illustratsiya, 2016. – 96 p.

ISBN 978-5-89566-167-3

Parfois il arrive que deux personnes, chacun vivant sa propre vie, vont longtemps l'un vers l'autre; enfin ils se rencontrent, et une intimité surnaturelle s'installe entre eux. Même destin, même caractère... Dans ce livre l'auteur nous parle d'une rencontre des deux grands poètes – une rencontre à travers des siècles.

Maquette de couverture: Maria Polenova. «Une vision», 2015

Художник А.В. Спиридонов
Технический редактор А.В. Слободин
Редактор Е.Г. Шабалова
Фотограф Г.М. Кургин

Издательство «Историческая иллюстрация»
192019, Санкт-Петербург, ул. Глазурная, 2-89
E-mail: info@ist-il.spb.ru
Тел./факс: (812) 412 0737

Подписано в печать 24.06.2016. Формат 60 × 90 1/16
Бумага офсетная. Гарнитура Arial
Объем 6 п. л. Тираж 1000 экз. Заказ № 655

Отпечатано с готовых диапозитивов в ООО «Контраст»
192029, Санкт-Петербург, пр. Обуховской Обороны, 38

© Boris Kornev, 2016
© Nina Knyazeva: traduction, 2016
© «Istoricheskaya illustratsiya»: maquette, 2016

Contenu

En guise d'avant-propos.....	4
Première partie	14
Deuxième partie	44
Epilogue	66
Application	
<i>Charles Baudelaire</i>	
Au lecteur	68
Le voyage	69
<i>François Villon</i>	
Ballade de merci	75
Ballade de la grosse margot	76
Ballade des femmes de paris	77
Ballade (en riagal, en arsenic rocher).....	78
Le petit testament.....	79
Ballade du concours de blois	89
L'épitaphe de villon ou «Ballade des pendus»	90
Ballade de bon conseil	91
La rencontre des cœurs aux détours des destins, par <i>Sergueï Olkhovetsky</i>	92

En guise d'avant-propos

Les années d'études dans notre école «française», première de ce genre ouverte à Léninegrad, nous paraissaient bien longues. Les professeurs se succédaient; des copains de classe changeaient aussi: les uns partaient à cause des difficultés pour apprendre le français, les autres déménageaient et changeaient d'école. La plupart de mes camarades de classe habitaient dans le quartier où se trouvait notre école – ou bien dans de grands immeubles des années trente aux appartements communautaires, les autres dans des maisons à un étage et aux escaliers en bois, construites juste après la guerre par des prisonniers allemands. Les parents des élèves restaient méfiants pendant assez longtemps – cette «école française» leur paraissait bizarre. Ils se demandaient si leurs gamins après avoir terminé ne seraient pas envoyés dans des pays lointains, en Afrique, en Algérie, ou bien même directement en France – dans un pays de l'OTAN.

C'est vers l'âge de treize ans que nous commençons à nous rendre compte du privilège que nous avions: nous étions déjà capables de parler français sans beaucoup de difficultés, de construire des phrases complexes usant le conditionnel et le subjonctif. Par contre, nous étions souvent – Dieu sait pourquoi – gênés de prononcer ces phrases comme il le fallait. Or, quand nous l'osions, notre français était presque aussi beau que celui de notre nouveau professeur. Il était venu enseigner la littérature et civilisation française, et pour nous c'était un grand plaisir que de l'entendre parler,

pour nous, trop habitués à entendre à l'école que les voix de femmes. Ce beau timbre et cette belle prononciation ne laissaient indifférente même notre vieille prof de math, quoi dire donc de nos filles – toutes étaient amoureuses de ce jeune professeur de français.

Il nous parlait de Paris où il avait vécu avec ses parents, de la Sorbonne où il avait étudié. Rentré à Léninegrad il avait travaillé à l'«Intourist» puis est devenu professeur à l'école.

Il nous donnait de jolis petits livres – des «livres de poche» – des auteurs que nous connaissions déjà ou pas encore. Quant à moi, j'ai été surtout marqué par deux livres – la couverture du premier représentait un pendu, de l'autre – un profil de femme. C'étaient les poèmes de Villon et «Les Fleurs du mal» de Baudelaire.

Un jour notre professeur a amené en classe le plan de Paris, ce plan était si grand qu'il occupait presque un mur entier. Nous pouvions y voir – tout comme aujourd'hui dans l'internet – des rues, des monuments, et même des immeubles. Chacun des élèves a eu pour devoir à apprendre par cœur un fragment du plan; il fallait se renseigner quand et par qui avait été construit chaque monument, ce qui s'y était trouvé il y a un ou deux siècles. Nous devions aussi savoir comment aller d'un point de la ville à un autre: par exemple, de la place de la Bastille au Louvre et puis à l'Arc de Triomphe? Mais pas par la rue de Rivoli, non plus par les Champs Elysée – c'était trop facile! Ce qui avait été encore plus compliqué, c'était les trajets entre la colonne de Vendôme et la gare d'Austerlitz. Notre professeur voulait qu'on apprenne quel obélisque se trouvait sur la place de la Concorde, pour quelle raison il y avait été mis? Et le pont homonyme, à quoi il devait son nom?..

Je me souviens avoir eu pour devoir le 5-ème et 6-ème arrondissements dans le Quartier Latin, c'est à dire, tout ce qui se trouve sur la rive gauche en face de la Cité, entre le pont Neuf et le Petit pont. Il fallait suivre le Quai des Grands-Augustins, la rue Saint-Jacques, traverser le boulevard Saint-Germain et la rue des Ecoles, passer ensuite devant Sorbonne et le lycée Luis le Grand... pour arriver enfin au jardin de Luxembourg... Aujourd'hui encore toutes ces rues, immeubles, églises et écoles passent devant mon regard intérieur comme si je les voyais sur le grand plan...

«Je vous connais, disait notre professeur en nous lisant des auteurs français, vous allez chercher des traductions russes pour vous

6 faciliter la vie. N'y pensez même pas. Villon n'a jamais été traduit! En plus il est temps que vous appreniez à penser en français, vous sentir Français. Voilà, écoutez un peu...» ... dans la classe habituée à des voix féminines nous écoutions les poèmes de Villon lus d'une voix de baryton mélodieuse. En lisant des poèmes notre professeur était comme transfiguré, comme s'il voulait nous transmettre ceci: ne croyez pas les explications des manuels de littérature, ce ne sont que des paroles. La poésie ne s'explique pas, il faut la savoir entendre...

Sept ans de grammaire, de lexique, de phonétique – cette routine de tous les jours... qu'est-ce que nous en avons marre! tous ces conditionnels et subjonctifs, imparfaits et plus que parfaits... Maintenant seulement nous avons compris cette grande littérature, senti le plaisir d'effleurer la beauté. «La ballade du concours de Blois», monologue de Cid, «Sous le pont Mirabeau coule la Seine...». Nous essayions de faire des traductions, les comparer à celles qui avaient déjà été faites. Nous cherchions des scènes érotiques dans «Bel ami» de Maupassant, ou dans «Splendeurs et misères des courtisanes» de Balzac, dans «Madame Bovary» de Flaubert... nous étions fous des six poèmes de Baudelaire interdits à l'époque en France. Dès lors il nous paraissait impensable, voire honteux de négliger notre prononciation française. Les petits mots que nous adressions aux filles étaient désormais rédigés en bon français dans le style de Dumas père.

En écoutant des ballades de Villon «des dames du temps jadis», «du concours de Blois» nous imaginions leur auteur – il ressemblait à notre professeur – en vieux jeans et gros pull...

Orphelin, étudiant à douze ans, bachelier à dix-sept, ensuite voyou, gueux et potache éternel, il glisse à la surface de la vie en bravant toutes ses condamnations. A l'âge de trente ans, en attendant une fois de plus son exécution, il lègue à des amis... ses poches vides, ses guinguettes préférées, des asiles de nuit et des rues sales.

Notre professeur avait raison: on cherchait en vain des traductions russes de Villon. Qui aurait pu les faire dans les années soixante? – tous les bons traducteurs étaient morts, ou parti à l'étranger, ou bien avaient été arrêtés sans avoir le droit d'éditer leurs œuvres; celles qui l'étaient déjà, furent retirées des librairies et bibliothèques. Nikolaï Goumilev, fusillé en 1918, avait vu paraître quelques-unes en neuf cent treize; puis en trente-neuf une réédition de ses traduc-

tions a vu le jour, mais... signée par Ossip Mandelstam, qui, à son tour, a été arrêté peu de temps après. En neuf cent seize deux traductions, fort libres d'ailleurs, de Vladimir Jabotinski, avaient fait une brève apparition. Au même moment Ilya Ehrenbourg avait fait également quelques tentatives; il est revenu plus tard vers les ballades de Villon avec Félix Mendelson, mais bien après, un demi-siècle plus tard. L'édition de l'anthologie «Poèmes français traduits en russe» de Efin Etkind a été arrêtée en 1964 au stade d'épreuves en page et n'a jamais paru; tandis que lui-même a été obligé de quitter le pays. Valéry Péléchine qui, vivant loin – au Brésil, n'a pas évité la tentation, et en soixante-treize il a traduit deux ballades. Dans les années quatre-vingt Sergueï Petrov en a traduit une, Alexeï Parine – trois autres. Youri Kojevnikov a publié la traduction de nombreuses œuvres de Villon. Vient ensuite Youri Kornéev – avec son livre miniature des œuvres complètes de Villon avec, y compris, des ballades en argot des voleurs.

Nous autres, le temps de nos études, nous n'avions jamais vraiment essayé nos forces en traduction littéraire. Dans les grandes classes, nous apprenions surtout à traduire des textes techniques; l'intérêt pour la philologie pure commença à décliner. Toutefois l'amour pour la littérature et la langue françaises ne mourut pas – grâce à notre jeune prof qui nous avait permis de sortir de l'emprise de grammaire. Quant à Villon, il s'était accroché à jamais au fond de notre mémoire; il en ressurgit souvent par la musique de ses poèmes, ses paroles si justes sur la vie, sur la mort. C'est Villon qui a aussi sauvé de l'oubli le jeune professeur qui nous avait fait aimer la littérature française.

Un demi-siècle a passé depuis. Le monde n'est plus le même; nous aussi, nous avons changé. Ces dernières décennies, je pense souvent à Villon avec sa «neige d'antan»: ce refrain ne sort pas de ma tête. Ses paroles déterminent avec une justesse incroyable les sentiments contradictoires à l'égard des événements en Russie des années quatre-vingt-dix du siècle dernier. Je trouve même qu'il y a une similitude surprenante de cette époque en Russie avec celle – en France – de Charles VI et de Louis XI. Ainsi que de François Villon qui en avait été témoin et, en quelque sorte, chroniqueur.

...«Né en 1431 (année où Jeanne d'Arc a été livrée aux flammes par les Anglais); mort – après 1463, mais pas plus tard de 1491...».

8 Des lignes inhabituelles, sinistres! J'ai eu envie de comprendre, de reconstruire: trouver ne soit ce qu'un petit brin, un petit fait insignifiant qui permettrait de prolonger sa biographie. Ma première intention a été de créer une sorte de «fantasy» et d'envoyer Villon en Amérique. Or, l'Amérique n'était pas encore tout près – il restait une quarantaine d'années avant sa découverte... En Angleterre? Non, tout le monde en avait marre – cent ans de guerre, une horreur! En plus chez les Anglais la guerre continuait toujours – celle des Deux Roses. En Russie peut-être? Dans les années soixante du quinzième siècle, l'époque où le pouvoir d'Ivan III se fortifiait grâce à la consolidation des terres russes autour de Moscou. C'est peut-être une bonne idée! D'ailleurs, ce qui se passait à l'époque en France y ressemblait beaucoup...

Tout à coup, comme un éclair: Louis XI... Un des moyens d'unification du pays serait de marier sa fille Anne avec Pierre II sire de Beaujeu, fils cadet de Charles I de Bourbon. Sauf que Pierre de Beaujeu est déjà fiancé avec Marie, fille de Charles I d'Orléans. C'aurait été bien de rompre les fiançailles, mais comment? Dieu sait pourquoi j'ai pensé à la première épouse de Louis XI, Marguerite d'Ecosse, à ce mariage raté qui avait été organisé par un poète au nom d'Alain Chartier. Maigre, aux cheveux longs et droits... il ressemblait à Villon!

Et François Villon dans tout ça? Charles d'Orléans le connaissait et l'appréciait en tant que poète, ainsi que Jean, fils de Charles de Bourbon. Catherine de Vossel, une des maîtresses de Louis XI, connaissait aussi François de Montcorbier, dit Villon: elle avait embauché des voyous pour tabasser ce pauvre type, cet étudiant qui la courtisait et dont elle avait marre. Il n'est pas impossible que quelqu'un de ces trois ait pu parler au Roi de ce poète. Autre chose: Villon, sans jamais avoir vraiment étudié les œuvres classiques, en citait des fragments trouvés chez le fameux Chartier. Il empruntait de gros morceaux des poèmes de celui-ci sans en ressentir beaucoup de scrupules.

Que de coïncidences! Tout de suite une question reste sans réponse: où est allé François Villon le 8 janvier 1463, après la décision du tribunal exigeant son expulsion de Paris? A Poitiers – là où cent ans plus tard François Rabelais aurait trouvé des traces de son passage? Dans le Bourbonnais où il avait de la famille? Finalement cela n'est pas si loin de Poitiers!

9 Trois jours pour quitter Paris et aller le plus loin possible. Le jugement fut prononcé le 5 janvier. C'était déjà une délivrance pour maître François de Montcorbier, lié à une vilaine affaire et condamné la veille à la peine de mort. Voilà pourquoi le 8 janvier, tout au début de l'année qui, selon le notaire Jean de Roy, «n'était pas marquée d'aucun événement», Villon disparut de l'Histoire sans laisser de traces...

* * *

Ce livre, cette «Danse de Psyché», parle de deux poètes français, François Villon et Charles Baudelaire – fondateurs, non, plutôt précurseurs – de la Renaissance et du Symbolisme dans la littérature française. Mais sur ces pages vous ne trouverez pas d'analyse de leurs œuvres: ni de «rigoureux rythme de vers», ni de «mécanismes de prosodie et de construction des stances», ni d'«architecture exceptionnelle» – toutes ces choses ont été déjà écrites dans de nombreux et brillants travaux d'autres auteurs. Sartre et Gautier ont beaucoup écrit sur compatriote Baudelaire; les Russes Mandelstam et Kojevnikov – sur Villon.

Dans mon livre le lecteur trouvera idées, émotions ou encore réflexions des deux poètes vivant dans deux époques différentes, et touchés, chacun, par une crise psychologique profonde. Leur vie, les contradictions et souffrances intérieures, les douloureux efforts pour essayer d'en sortir – ce sont des phénomènes intéressants en soi, et d'autant plus importants dans ces deux cas, qu'ils avaient influencé l'œuvre des deux artistes.

Le corps, «la chair» de ce livre – événements et idées, faits et impressions, ainsi que certaines phrases de ses personnages – sont puisés dans des textes des deux poètes, y compris épistolaires; j'ai également utilisé des témoignages de quelques contemporains et les matériaux de nombreux procès des tribunaux du XV et du XIX siècles. La narration est de la première personne; cette personne est Charles Baudelaire.

Pourquoi Baudelaire? Je vais vous répondre avec toute franchise: je n'en sais rien! Tout s'est tricoté sans que je m'en aperçoive, tout s'est rangé suivant une certaine logique, malgré ma volonté. Le seul avantage de Baudelaire est celui d'avoir vécu après Villon; il l'avait lu, il le connaissait, il l'aimait. Mais l'important réside dans la question: pourquoi ces deux-là?

10 Je vois beaucoup de ressemblance entre ces deux personnages: tous les deux orphelins ayant fait leurs études au Quartier Latin où tous s'imprégnaient, chacun à son époque, de l'esprit de liberté et d'indépendance. Evidemment qu'ils n'ont pas vécu le même destin, mais les deux vies étaient dures. Psyché* a dansé avec les deux en s'approchant d'eux avec sourire, mais en s'éloignant tout de suite, morose, laissant la place à un drame, à une tragédie – à la mort.

Les deux poètes appartenaient à cette catégorie des humains qui subsistent en suivant le courant libre de la vie; quant à un but... bien sûr qu'il y en a toujours! Sauf qu'il ne faut pas l'atteindre à tout prix. En avoir un est déjà bien suffisant. Pour les deux poètes chaque jour était une découverte; le jour suivant était meilleur que le précédent. Ce mot de Mandelstam à propos de Villon est très exact: «...c'était comme si son destin attendait d'être fécondé par un hasard – et peu importe si cet hasard est gentil ou méchant...».

Curieusement, ni Villon, ni Baudelaire n'ont laissé dans leurs œuvres aucune description de la nature – il n'y a ni «lune», ni «coucher de soleil», ni «brise légère». Est-ce que c'est une sorte de peur de la vie – imprévisible et indomptée? La vie – amorphe et fortuite – n'est-elle pas la réplique d'eux-mêmes, de leur perception du monde; ni l'un ni l'autre ne se permettaient, craignaient presque, d'approfondir le chaos ambiant et l'incertitude qui les avaient engloutis depuis longtemps. De là le goût de Baudelaire pour ce qui épate, pour le baroque et l'artificiel qui venait de son imagination. De là également tous les masques sous lesquels se cachait Villon – celui d'un souteneur, d'un bandit, ou encore d'un écolier amoureux. Il écrivait de la première personne, et certains de ses contemporains étaient scandalisés, pensant que celui qui écrivait était celui qu'il décrivait. Ils ignoraient que ce n'était qu'un procédé, un moyen de faire comprendre les sentiments et la vision du personnage, mais encore – le moyen de se cacher derrière le dos de celui-ci. Surtout que ni l'un ni l'autre n'étaient jamais arrivés, malgré leurs efforts, de se connaître eux-mêmes.

Parfois deux personnes traversant, chacun de son côté, une crise existentielle, viennent à la rencontre l'un de l'autre toute leur vie

* Dans la mythologie grecque – l'incarnation de l'âme, elle était d'habitude représentée en papillon ou une jeune fille aux ailes de papillon.

11 sans s'en rendre compte. Ils se rencontrent. Même destin, même caractère, même pression meurtrière des contradictions de la vie – de tout cela naît le fabuleux sentiment de confiance; l'âme se réveille, se libère de l'esclavage de toute affection. Le psychisme surmonte – pas à pas, en se déchirant – toute oppression perçue comme unilatérale. Après quoi surgit à la surface une autre perception des contrariétés qui font souffrir; cette nouvelle perception est autre qu'une simple division du monde en tout blanc et tout noir... La guérison arrive. Enfin, on a envie qu'elle arrive.

* * *

Quand on évoque ces deux poètes, on est surpris à quel point leur époque ressemble à celle où nous vivons aujourd'hui. Suivant les événements, notre inconscient voyage du Moyen âge en Europe de nos jours en passant par l'époque de la Deuxième république. Des coups d'état, des révolutions, et une très longue attente, souvent veine, de la vie meilleure.

Depuis la fin du XIV siècle et jusqu'aux années soixante du XV – c'est l'époque de «cinq Charles et un Louis» en France; il s'agit des dernières branches des Capétiens – les Valois (ducs d'Angoulême, d'Orléans et de Bourgogne) et les Bourbons. Sous le mineur Charles VI – de la branche d'Angoulême, aînée des Valois, commence l'époque des ambitions sans bornes des princes de sang. En 1420 Philippe III le Bon de Bourgogne, neveu du Roi, ayant envie de devenir régent de toute la France vaincue et d'élargir ses propres terrains, de concert avec la femme de Charles VI le Fou conclut même l'alliance avec les Anglais – ennemis de la France dans la guerre de cent ans. Son fils, Charles le Victorieux, le dernier des Bourguignons, alla encore plus loin. Rêvant de la couronne d'empereur, il comptait s'apparenter avec les Habsbourg – le Roi de l'Allemagne et Empereur du Saint Empire Frédéric IV.

Le bilan logique des 42 ans du règne de Charles VI – jeune d'abord, mou et peu intéressé des affaires d'état ensuite, enfin fou pour de bon, fut la fin de la France en tant qu'un état uni.

Or, en 1429 Jeanne d'Arc libéra la ville d'Orléans et, en repoussant les troupes anglaises, elle amena à Reims le nouveau roi de France, Charles VII, fils unique de Charles VI. La petite ville de Reims à l'ouest de Paris, depuis longtemps avait été choisie pour

12 le sacre de tous les rois de France. Sauf que cette fois-ci cela se faisait à l'encontre de l'accord avec l'Angleterre, signé en 1420 par Isabeau de Bavière, la mère de Charles VII. Paris était aux Anglais, et beaucoup en Europe considéraient comme illégal le couronnement du fils de Charles VI.

Le dernier des quatre Charles, le Duc Charles I d'Orléans – le neveu de celui que j'ai mentionné le premier – provenait de la branche cadette des Valois. Ça c'était un vrai chevalier! Mais en 1415, pendant la bataille d'Azincourt, il avait été emprisonné par les Anglais, et le resta pendant vingt-cinq ans. Ensuite les Bourguignons payèrent la rançon pour lui – allez savoir pourquoi! avaient-ils prémédité qui allait remporter cette guerre?

Une autre famille des Capétiens – les Bourbons. A l'époque, leur Duc s'appelait également Charles – Charles I Bourbon. Le père de ce Charles, tout comme Charles d'Orléans, avait été emprisonné par les Anglais en 1415, et est mort chez eux en 1434. Le fils aîné de Charles I le Bourbon s'appelait Jean; à la différence de son grand-père et de son oncle, ce chevalier était bien chanceux. Charles d'Orléans et le fils aîné de Charles de Bourbon adoraient la poésie et connaissaient Villon. Chez les Orléans Villon avait remporté la victoire à un tournoi poétique; quant à l'autre, dès que Jean de Bourbon était devenu Duc, il a donné à Villon de l'argent; peu, mais c'est le geste qui est important.

Charles VII meurt en 1461, et enfin, après tant d'années d'attente son fils devient roi de France sous le nom de Louis XI. La guerre de cent ans venait de terminer, le pays était en ruines, en troubles et bagarres; des confrontations avec le pouvoir central n'étaient pas rares... Le nouveau Roi devait finir pour de bon avec la présence anglaise, dompter les princes du sang qui se croyaient indépendants dans leurs fiefset, enfin, réinstaller un fort pouvoir du Roi unifiant le pays. L'époque de la politique fine et rusée, des intrigues et des unions des grandes familles commença.

Et Baudelaire avec son XIX siècle? Et bien, dix-huit ans ont passé après la révolution de 1830. Le règne de Louis-Philippe, dernier Roi de France, avait amené le pays à une corruption sans bornes, au retour des privilèges de la noblesse. Des amis et des cousins du Roi faisaient la loi; des spéculations financières et des pots-de-vin étaient devenus quotidiens... N'importe où et n'importe quand la fin

du pouvoir pareil est prévisible: les gens descendent dans la rue, construisent des barricades, prennent les armes. Ces révoltes aboutissent à des dizaines de morts, à la démission du cabinet, à l'abdication du Roi. 13

C'est ce qui est arrivé en février du 1848.

Qu'est-ce qui n'était pas bien fait? Qu'est-ce qui était mal partagé? Dieu sait. Les troubles recommencèrent. Sauf que les nouveaux régents avaient déjà goûté aux privilèges du pouvoir; ils recoururent à l'armée. Résultat en fut des milliers de morts.

C'était le mois de juillet de la même année.

Baudelaire, partisan des valeurs libérales et des libertés individuelles était vu sur les barricades. Que d'espoir!

Quelques mois après, Louis-Napoléon Bonaparte âgé de quarante ans, neveu de Napoléon, fut élu au premier tour au suffrage universel. Que de nouvelle joie, de nouvelles espérances! On croyait que le nouveau président serait attentif à la liberté et aux besoins des Français... Comme son illustre oncle.

Cela ressemble à ce que nous vivons aujourd'hui! Hélas! Toutes les histoires se ressemblent. Jamais elles ne se reproduisent. Les ressemblances des époques; les temps compliqués des changements.

Les événements politiques, dont nos deux héros ont été témoins, bouleversèrent la mentalité de ces deux personnalités extraordinaires imprégnées de l'esprit libre et révolutionnaire – celui du Quartier Latin.

Première partie

*Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers...*

Baudelaire Ch. L'appel du large

1.

Voici déjà quelques mois que je loue une chambre dans cette ancienne rue, courte et étroite, la plus étroite dans tout le Quartier Latin. Mon logis est au deuxième étage; un escalier y conduit, raide et étroit, avec des marches grinçantes. Des meubles vieux, boiteux, le sol toujours mal lavé; la lumière rentre à peine par d'étroites fenêtres qui donnent sur la cour, il fait toujours sombre. Je suis assis devant le miroir. Une couche de poussière le couvre, le verre en semble dépoli. Le contour du visage n'est pas net et les couleurs semblent délavées comme une esquisse à l'aquarelle faite à la hâte: à la place de mes yeux vifs et pétillants – deux taches marron avec du bleu sous les paupières, les cheveux sont verts comme la veste, le pantalon est beige, un énorme nœud en soie est accroché sur la poitrine. J'admire mon reflet, je me confesse devant, je lui confie tous mes secrets.

Je vais me lever pour aller marcher dans le jardin de Luxembourg. Je l'adore: on y est entouré de statues – des âmes sculptées

15
dans la pierre. Mon pourpoint noir jeté négligemment sur le dos, ma canne à la main, j'avancerai la tête haute tout en faisant attention aux flaques d'eau. On me reconnaîtra, mais moi, je dédaignerai mes admirateurs. Je m'assiérai dans le café rue de la Huchette; ensuite, de l'estrade, de ma voix monotone et chantante, je réciterai mes poèmes: j'ensorcellerai ceux qui viendront m'écouter. Eh oui, ma voix, tout le monde le dit, est étrange. Moi, je suis étrange. Mes poèmes enivrent, excitent; même les hommes en rougissent. Rien de pudique, rien de moral. Que du beau et du laid – les deux vérités éternellement antagonistes; l'un et l'autre, rien de superflu. Une heure ou deux auront passé; en rentrant je m'arrêterai en face de la maison qu'habitait Bonaparte*; c'est mon habitude – de réfléchir quelques petites minutes devant... et puis, je disparaîtrai, en prenant cette rue étroite. Ensuite, de nouveau, je m'installerai devant le vieux miroir pour contempler mon visage fuyant, presque invisible.

Prosper Mérimée qui ne m'aime guère, a dit un jour, que je suis sot et honnête, que ma poésie est du pessimisme pure. Mais lui, député, devrait comprendre que cette poésie n'est rien d'autre qu'un fruit de notre époque: après la révolution du siècle dernier et les guerres napoléoniennes il ne reste plus rien dans le pays, juste un simulacre de l'ordre – de la pauvreté extrême d'un côté, de la perversité et corruption de l'autre... Pourquoi? Mais parce que février 1948 a été un échec, voilà pourquoi! Et parce qu'après il y a eu ce coup d'état qui a enterré nos derniers espoirs. Aujourd'hui la France est plongée dans le noir étouffant d'angoisse et désolation. Les vraies personnalités se font rares, les caractères forts disparaissent; on voit venir à leur place des foules de bureaucrates, des petits-bourgeois qui ne pensent qu'à s'enrichir; toute cette vulgaire populace envahit la France comme de la mauvaise herbe. Prosper, même quand il parle de moi, n'a pas le droit de ne pas croire à l'avenir. Sinon il serait, tout simplement, expulsé du Sénat.

Tu me demandes d'où viennent ces réflexions? Je vais te répondre. Ce ne sont pas de vraies réflexions. C'est une manifestation de la peur – la peur d'une chose la plus horrible qui puisse m'arriver – celle de perdre ma propre personnalité. Dès que cette peur aveugle

* 10 rue de la Huchette. Bonaparte y a vécu un an – entre 1792 et 1793.

16 rentre dans mon âme, ma conscience se déchire dans des tourbillons diaboliques.

Néanmoins on s'habitue à tout, on se conforme à tout, on apprend à voir le beau même dans le laid. Quand j'erre par un soir couleur gris cendré dans ce Paris printanier, apaisé, je ressens que dans cette partie de la ville il y a une autre vie, une mer de spiritualité, de mouvement, d'amour, de charme d'antan. La ville regarde avec ces grands yeux clairs, pensifs et indifférents, les inventions des nouvelles générations – tout comme elle avait regardé, il y a trois cents ans, les fourberies de Panurge, et encore plus tôt, celles de cet étudiant éternel qu'était Villon.

Parfois j'ai l'impression que cette horrible disparition de personnalité peut être belle. Comme une flamme mourante de bougie, une image délavée au fond du miroir, une vie qui se consume. Mais, puisque je suis tombé dans ce piège, il faut que je revienne vers moi-même, il faut que je voie un résultat encourageant. Pour cela je n'ai qu'un seul moyen – celui de me dédoubler.

Je m'efforce et j'arrive parfois de voir à la place de mes mains celles de quelqu'un d'autre, avec des lignes de vie inconnues, je suis capable de sentir mon âme... Or, cette âme disparaît dans la seconde, comme de peur d'elle-même. Tandis que moi, je continue d'aller jusqu'au bout de cet acte avorté de dédoublement.

Il me faut à chaque instant d'électriser ma conscience; si, au début, je n'étais qu'un témoin de moi-même, je suis devenu finalement mon propre bourreau. Sinon, comment faire? Si je n'arrive pas de voir qui je suis, je m'oblige, dans l'espoir de découvrir mon fond caché, de creuser mon âme. Le bourreau et la victime se superposent dans moi, ne font qu'un. «Je suis la plaie et le couteau! Je suis le soufflet et la joue! Je suis les membres et la roue, et la victime et le bourreau!».*

Soyons sincères: dans mon for intérieur je désire, également, une autre chose. De temps en temps j'arrête cette autodestruction, je joue une spontanéité désarmante, je laisse croire que je suis capable à des impulsions irréflechies. Tout cela dans un seul but – de me voir un jour comme un objet énigmatique. Je nage en essayant de m'attraper de moi-même: «Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls

* Baudelaire Ch. L'héautontimorouménos.

17 qui partent / Pour partir; cœurs légers, semblables aux ballons, / De leur fatalité jamais ils ne s'écartent, / Et sans savoir pourquoi, disent toujours: Allons!»*. Voilà pourquoi l'angoisse déchire le cœur qui n'espère plus trouver un ami dans ce voyage. Du coup tout devient fade: ces étroites, jamais lavées, fenêtres de la pièce, cette même pièce et son gros fauteuil de la couleur indéfinissable; la cheminée et la fumée qui en sort, le grognement de cette cheminée et les bruits venant de l'extérieur – les voix du vitrier et du vendeurs de journaux.

Ces instants me plongent dans les souvenirs d'enfance: voici mon père qui me parle des artistes-peintres et sculpteurs pendant nos promenades au jardin de Luxembourg; voici moi-même – je cours à perdre haleine en tenant dans ma main levée la poignée du cerf-volant; je m'arrête essoufflé, je lève la tête... mais il n'y a rien dans le ciel sauf des moutons gris des nuages et de l'arc-en-ciel dans les goûtes du sueur au bout de mes cils.

Comme le grand et tragique Villon j'essaie de me comprendre, de me voir avec les yeux des autres; toute ma vie est une histoire de ces tentatives ratées. C'est à cause de cela que je ressens mon inutilité. Bien que, de nos jours, la notion d'utilité n'ait que très peu de sens. Surtout pour moi, qui invente, à mes risques et périls, des lois auxquelles j'ai l'intention de me soumettre.

2.

Le bonheur de mon enfance était aveuglant. J'étais enfant unique et très attendu des parents ayant une énorme différence d'âge. J'étais gâté. Quand j'ai eu cinq ans mon père est mort. Mais ce n'est pas la mort de mon père, qui a été pour moi un choc stupéfiant, mais ce qui en a suivi. A peine un an après, ma mère, pour qui j'éprouvais des sentiments sortant du cadre de l'amour filial, s'est remariée. C'était une trahison: ayant un fils comme moi, elle n'en avait pas le droit. J'étais son fils et son époux; je la convoquais à des rendez-vous secrets, je faisais de vraies scènes de ménage, j'étais jaloux, je lui écrivais des lettres pleines de tendresse. Cinq ans ont passé, on m'a envoyé dans un pensionnat, .

Depuis le moment où ma mère qui avait été pour moi une divinité, s'est détournée de moi, le sentiment d'abandon ne me quitte

* Baudelaire Ch. L'appel du large.

18 plus, je souffre de solitude dans ce monde étranger. Tout y est trahison, les choses disparaissent dès que ma main s'y approche. Je ne crois plus à mes élans d'amour, à la sincérité de mes sentiments. Je vis sous ma propre surveillance, je scrute mes moindres sentiments jusqu'à les priver de leur naturel. C'est de l'éternel théâtre, cet éternel dédoublement entre l'acteur et le spectateur.

Maintenant je comprends d'où viennent mes étranges attirances: pour des vêtements baroques dissimulant les formes de mon corps, pour les mets trop épicés, pour les visages de femmes dénaturés par une couche épaisse du fard. Ce sont des manifestations de ma peur de la vraie vie – imprévisible, indomptable – de la vie «vivante». Quand elle n'est pas formatée, quand elle est imprévue, je la ressens comme un chaos et j'ai envie de jeter dessus une couverture du faux que je me suis fabriquée; mon envie d'épater vient de là. C'est de la révolte contre l'univers, une façon de me cacher, de faire voir ce qui n'est pas moi. Plus les couleurs des vêtements étaient vives, plus ma conduite était scandaleuse, plus les bruits que je faisais circuler sur moi étaient incroyables – plus je me sentais protégé. Je me faisais passer pour homosexuel, pour un agent secret; et quand les gens, victimes de mes provocations, finissaient par me blâmer, cela me faisait rigoler. Villon aussi, très souvent pour ne pas montrer son vrai visage, avait exposé devant le public un masque grotesque, créait dans ses poèmes une image ironique, voire horrible de lui-même. Libertin, souteneur, bandit, bourreau! Et j'en passe! Moi aussi à son exemple, j'adore bafouer les débiles règles de bonnes manières de la mauvaise société avec son esthétique à la con.

Expulsé du monde de l'amour, j'ai entamé mon autodestruction. A quinze ans je me suis débrouillé pour attraper la syphilis de la pute Sarah connue de tout Paris. Cette maladie me communiquait l'éclat de flétrissure graduelle et m'aidait à dissimuler la vraie raison de mon dégoût pour la copulation. Ce n'est pas que les femmes ne m'attirent pas, mais la nature animale de cette attirance ne peut que repousser. Cet instinct est odieux. Il m'enlève petit à petit mon emprise sur moi-même. Je préfère rester contemplatif. Puisque j'ai horreur de tout ce qui est naturel, je transfère le processus de possession dans le registre du symbolique. Je suis symboliste par excellence! Tu ne le savais pas? Pourtant à Paris n'importe qui ayant jeté un coup d'oeil à mes poèmes, le sait.

Emmitoufflé jusqu'au cou, je prends place tout près d'un couple enlacé comme dans «Le jardin des délices», je les mange des yeux, je goûte à chacun de leurs gestes. Voici des mains qui glissent le long des hanches, elles montent, elles montent... me procurant des frissons de plaisir. Mon regard s'enflamme, j'absorbe ce corps féminin, j'aspire son parfum. Aidé par ma vision et mon odorat, je fusionne avec la femme, je ne sais plus à qui est ce corps languissant de volupté; je ne comprends plus à qui sont ces bras, ces jambes entrelacées – à moi où à cet homme. Et voilà que sans toucher à la femme, je sens sous ma bouche ses yeux attrayants, la soie de ses cils, le velours de ses seins ondoyants, sa respiration humide qui me chatouille, embrase mes fantasmes. Enfin, arrive l'instant magique où tout disparaît: mon être, mes pensées, mes rêves; je ne suis qu'un ferme alliage des nerfs et de la chaire. Les mains de la femme le prennent, le serrent encore et encore. Ses doigts légers l'égrènent comme si c'était un chapelet.

N'importe qui serait ensorcelé par l'approche du paroxysme, pas moi. Je suis différent! Plus j'approche une femme, mieux je la fuis en laissant un mirage dans ses bras, en forçant ses yeux de voir à ma place un fantôme. Mais quel désastre s'ils regardent, s'ils saisissent et devinent!

Le corps nu de la femme se tord dans l'extase, mais ses yeux sont vides, son regard indifférent – cette image m'est venue un jour, il y a déjà plusieurs années, et depuis il me hante, m'inspire, m'excite, me persécute jour et nuit. Je voulais la trouver dans le monde réel, une ou deux fois j'ai même cru la voir, mais non! Les yeux! Les yeux ne sont pas les mêmes, ils regardent dans mon âme, ils n'arrêtent de chercher...

Qu'est-ce que c'est? Je cherchais à déshonorer l'image de ma mère? Ou bien j'avais soif des contrastes? Est-ce que j'ai besoin d'un regard intrépide qui m'aidera à me débarrasser du vertige? Ou bien l'important c'est que les yeux de la femme regardent sans voir? Est-ce que de cette façon je pourrai satisfaire mon désir ambigu – d'être vu tout en restant invisible par les autres? Je souffre, je cherche la réponse et je ne la trouve pas. Ai-je besoin d'un partenaire, d'un ami? Ou d'une partenaire? Non, un homme c'est mieux, c'est plus commode. L'essentiel est que j'ai besoin de quelqu'un en qui je pourrai avoir une confiance absolue.

Mais qu'est-ce qui être sincère comme avec soi-même? Cela doit être une folie...

20 Un jour, c'était le printemps, devant l'Opéra j'ai rencontré Honoré, c'était le hasard, et j'ai osé de parler le premier. Il a manifesté son contentement joyeux de me voir, et m'a attiré, lui, si énorme, si corpulent, si potelé, dans une salle au milieu de laquelle sur un piédestal était allongée une femme de mes rêves. Elle était en plâtre. Créée par Clésinger, cette «Femme piquée par un serpent» se tordait de douleur sur un lit de fleurs; elle attirait les centaines de regards. J'ai su que le sculpteur avait été accusé de dépravation, et d'érotisme non dissimulé. «Où est l'original, où est l'original?» – essayai-je d'arracher le secret à Balzac.

L'original en était Apollonie Sabatier, maîtresse d'un salon mondain non loin de Montmartre. Elle avait accepté que le sculpteur fasse le moulage de son corps, ce qui était un procédé peu banal, voire insolent.

L'avenir de cette jeune fille simple, fragile et pudique, selon les présages, aurait été la carrière d'une diva d'opéra. Qui pouvait croire qu'un jour cette enfant diaphane serait un jour maîtresse d'un riche mécène, pour devenir ensuite une courtisane parisienne des plus connues et «respectées». Svelte, aux traits réguliers et aux grands yeux noisette elle avait l'air rêveuse, espiègle, insouciante. Or, le plus attirant dans cette fille, ce n'était pas sa beauté, mais quelque chose d'insaisissable. Peut-être un geste de sa main, léger, à peine perceptible, comme si elle voulait chasser un importun? Ou bien cette voix avec des notes graves, veloutées, comme en ont certaines fumeuses. J'aimais son regard de dessous des cils baissés, vif, câlin et impudique.

Théophile Gautier disait qu'Apollonie, malgré sa beauté, ne cherchait pas à être courtisée, ce qui la distinguait de tant d'autres femmes aussi belles. Elle était de ces femmes, très rares, avec lesquelles les hommes se sentent libres d'âme et d'esprit. D'autre part, entourée d'artistes et d'intellectuels, Apollonie, elle-même, brillait de plus en plus fort.

3.

Et voilà que moi, à mon tour, je suis entré dans la vie de Madame Sabatier. Notre sympathie réciproque s'est transformée en amour, mais en un amour bizarre: moi, j'étais morose, enfermé; elle – belle, joyeuse, pleine de vie. Nos relations restaient longtemps secrètes,

21 je lui écrivais des lettres sans les signer, en déformant mon écriture. Je lui dédiais des poèmes, je venais parfois dans son salon dans la rue Frochot. Malgré toute la force de son attirance, Apollonie n'était qu'une femme, une femme en chaire et en os; elle souffrait, elle m'haïssait, elle me désirait. Quant à moi, à cause des complexes enracinés dans ma nature, je lui restais inaccessible.

Rentré chez moi, je subissais un ouragan d'émotions, de fantasmes qui me capturait et ne me lâchait pas, il libérait mon imagination indomptable. Mon logis s'animait, se transfigurait. L'air poussiéreux s'illuminait de mille couleurs, exhalait un parfum extraordinaire. Mon âme se consumait de volupté, inhalait ce parfum du désir. Et ma princesse, mon idole, était là, derrière le rideau de mon lit...

Pourquoi, comment? Qui l'avait amenée ici? Qu'importe! Elle était là, avec moi, je l'avais reconnue! C'étaient ses yeux! Ces yeux, je les aurais reconnus partout à cause de leur espièglerie mortelle; ils attiraient, ils charmaient, ils dévoraient l'insensé qui osait y plonger son regard. Les moments d'extrême intensité auxquels nous appelons d'habitude une vie, ne sont qu'une ombre pâle de ce bonheur que j'avais alors connu, que j'avais goûté minute après minute, à chaque instant!

Le jour est venu où, ne pouvant plus me retenir, je lui ai ouvert mes sentiments. Elle me l'a fait aussi.

Après une semaine de l'amour fou voilà ce que j'ai reçu dans une enveloppe rose bonbon. Non, mais écoute, écoute seulement! C'est très important! C'est le verdict de ma condamnation!

Mais mon miroir restait muet.

«Je suis la plus heureuse des femmes, je n'avais jamais senti aussi fort que je t'aime; jamais je ne t'avais vu si beau, si épatant, je dirais même divin»*. Ça, c'est bien compréhensible. Lisons la suite: «Tu peux en être fier si ça te flatte, mais n'essaie surtout pas te regarder dans le miroir!». En voilà une nouvelle! Comment saurait-elle que je passe tout mon temps devant le miroir? «Parce que, même en t'efforçant, tu n'y verras jamais cette expression fugace que j'ai surprise l'autre jour. Désormais, quoi qu'il arrive, je te verrai toujours comme alors – puisque c'était ça, l'homme que j'aime.

* Une lettre d'Apollonie Sabatier à Charles Baudelaire. *Clode Pichois, Jean Ziegler. Charles Baudelaire. Paris: Julliard, 1987. 704 p.*

22 Maintenant tu peux pincer les lèvres, tu peux froncer les sourcils, tu peux le faire tant que tu veux, je ne vais même pas te regarder, je vais fermer les yeux et voir ce que j'ai vu ce jeudi».

C'est fini!. C'est le plus important! «Tu peux pincer les lèvres et froncer les sourcils tant que tu veux...». Elle m'a vu capituler, elle m'a vu ouvert, naturel, elle a vu un sentiment sincère dans mes yeux. Je suis perdu!

Ici j'eus l'impression d'entendre un coup à la porte, un coup très fort, horrible... Tout mon paradis, le charme du conte de fée – tout disparu d'un coup, brutalement. Le fracas de destruction remplit mon logis. Je compris, je ressentis de tout mon être qu'il n'y avait que la désertion qui puisse me sauver du dévoilement meurtrier. Elle avait été déesse; c'était formidable, inébranlable, si plaisant! Maintenant elle devint femme. Et si, oh le comble de malheur! j'aurais acquis la faculté d'être jaloux? Rien que cette pensée me terrifiait. L'image adorée devenait trop proche, trop séduisante. Il n'était pas impossible qu'Apollonie se rendait compte que les entraves dans lesquelles elle m'avait mis, éveillaient en moi l'instinct de destruction, mais son cœur n'écoutait pas la voix de la raison. Aveuglée par l'amour, elle croyait ce qu'elle voulait croire.

Après chacune de nos rencontres, je demeurais longtemps devant le miroir en quête de soutien ou de compréhension. Or, le miroir restait muet; mes mains, par contre, me démangeaient pour le briser en mille morceaux.

Bientôt mon état maladif et masochiste – l'état de celui qui écrase de ses propres mains les sentiments les plus merveilleux – s'aggrava. La cause en fut un événement qui me terrassa: le projet de Georges Haussmann avait fait raser l'église Saint-Benoît-le-Bétourné et le cimetière autour avec la tombe de Charles Perrot, le plus grand auteur des contes de fée. J'adorais cette église parisienne, unique parce que «mal tournée», la seule où depuis huit siècles on abritait et soignait les fous. Plusieurs fois elle avait été brûlée par les Huns et les Normands, mais chaque fois elle avait été ressuscitée. Tout près de cette église, dans le collège Louis le Grand j'avais fait mes études, et, quatre siècles plus tôt Villon avait habité à deux pas de là. Ce Villon – unique, aussi absurde, aussi contradictoire que moi, condamné à justifier à chaque instant son propre existence. Que de fois je lui parlai dans mon imagina-

tion! Comme si c'était mon père, ou bien Edgar Poe que j'adore, 23 comme si c'était moi-même ou mon miroir. Mes merveilleux symboles ne sont plus: la glaciale Apollonie, l'église de Villon, la tombe de Perrot le conteur.

Comme dans «Le Cendrillon», la joie, le plaisir s'éclipsent, tout s'écroule, reprend son état routinier. Ma chambre redevient ce méchant logis de l'ennui sans fin; ses meubles sont de nouveau imprégnés de poussière, privés de charme; le sol est toujours crasseux – on voit briller près de la table une flaque d'eau; les tristes fenêtres aux vitres sales sont couvertes de traces de pluie. Enfin, ce miroir est toujours là – méchant, dépoli, piqué, que j'ai tant envie de casser. Et mes manuscrits par terre – des brouillons noircis, inachevés...

4.

Je suis le seul possesseur du mystère de naissance de mes poèmes: personne ne m'a jamais vu travailler. Et si je mène, toujours seul, la lutte contre l'Ange de Dieu, aucune âme ne connaît mes souffrances. Balzac est capable en une nuit, d'accoucher d'un bon tiers de son roman en épuisant une mer de café et d'encre; le tracassier et grincheux Flaubert s'épuise dans des promenades matinales en bicyclette rien que pour pouvoir gueuler à tue-tête les quelques lignes de Madame Bovary écrites dans la nuit. Tout le monde le sait, tout le monde y croit et en mène des discussions enflammées. Le calvaire de ma création n'appartient qu'à moi seul! Un petit vers peut mûrir en moi des mois entiers – tel un embryon dans le ventre d'une femme; c'est douloureux, mais cet enfer est en même temps une délectation indicible! Puisque, je le sais, une idée naîtra enfin – d'abord pareille à une étincelle, qui deviendra ensuite une phrase musicale. Cette phrase donnera naissance à une mélodie harmonieuse; cette mélodie va m'apporter une telle légèreté qu'il me suffira désormais naviguer en suivant le courant. Cette musique envoûtante, ce chant des sirènes m'entraîne dans un océan lumineux, sans bornes d'un bonheur inconnu – bonheur du créateur. On y plonge tout entier, on n'a plus ni faim ni soif; on ignore le temps qui passe. Et là, dans ses profondeurs, on distingue enfin les traits confus de ce qu'on avait cherché si obstinément.

Mais d'abord il y a toujours souffrance. Souffrance sans répit – en songe, en réalité. On cherche sans trouver, on hurle de son im-

24 puissance de créer; on cherche encore, on s'engueule tout seul ou avec un personnage inventé, un arbre, une pierre...

Dieu nous garde néanmoins, dans cette sombre impasse, de se confier à un ami, ou, pire – à un poète, un musicien, un peintre: la fragile construction s'écroulera, se dissipera au contact d'un amateur, ou, au contraire, d'une personnalité trop brillante.

Ensuite vient le travail. Ensuite les contours imprécis de la construction commenceront à devenir paroles, rime, rythme – cette même musique qui tout à l'heure était dans toi, qui comblait ton cœur.

Qu'importe! Il n'est pas regrettable d'y consacrer toute une vie! Tout ce qui semble fait, il faut tout refaire, oublier le bonheur et la joie provoqués par ce que tu avais fait. Et de nouveau durant des semaines, j'erre dans des ruelles insalubres. Je me perds dans ces dédales – lugubres, sales; je me faufile entre des maisons pourries et bancales à la recherche d'une vision subite derrière une vitre: un visage de jeune fille, une fleur qui stimulerait mon imagination. Je suis capable de passer des nuits entières dans des estaminets mal famés en quête d'un mot prononcé par un matelot – le seul, l'unique, le savoureux, celui dont j'ai besoin.

Combien ai-je vécu ainsi, sans écrire une ligne! Si cette lutte avec moi-même s'éternisait mon cerveau s'enflammait, je devenais névrosé, capricieux, insomniaque, souffrant. Rien que d'y penser, le sang me montait au visage; je remplissais la cuvette d'eau fraîche pour me refroidir la figure, ensuite je fixais longuement le miroir que la chaleur de mon visage continuait d'embuer... Mes émotions, comme le verre du miroir, devenaient ternes, la raison s'éveillait.

C'est ce moment délicieux que ma chatte Alice, ma charmante, ma rousse, choisissait pour venir vers moi de son pas velouté et délicat, elle se frottait à ma jambe, puis sautait sur la table et s'installait – imperturbable, en position de sphinx – en face de mes manuscrits. Elle réfléchissait avec moi, elle me regardait du fond de ses pupilles aux étincelles dorées avec, dans ce regard, une tendresse sage, une perspicacité mystérieuse.

En m'exprimant dans la parole, j'ai besoin de m'adresser à quelqu'un : un interlocuteur mystique, un ami potentiel, une amante rare... Parfois c'est mon Alice. Elle attend avec une patience surprenante que je termine mon travail tout en poussant, telle une femme geignant sur la couche d'amour, un ronronnement rythmique et en-

voûtant. Inconsciemment, je me compare à elle. Comme elle, je suis 25 plein de sensualité, de mystère dans mes mouvements, comme elle je suis fort mais délicatement souple; enfin tout comme dans son regard, dans le mien il y a cette liberté et sortilège qui obligent les autres de baisser les yeux... Mon interlocuteur n'est, le plus souvent, personne d'autre que moi-même. C'est là ce moment unique où il m'est donné d'atteindre le vrai dédoublement de ma personnalité.

Cette saison, après de longues années de travail méticuleux mes poèmes furent enfin édités. Mes proches et amis eurent l'impression d'avoir lu une œuvre autobiographique. Ils me retrouvaient sur chaque page, dans chaque ligne: mon amour d'errance, ma solitude au milieu de la foule, mes prières et malédictions, mes paradoxes, enfin, ma dérangeante perspicacité.

Un petit mois plus tard «Le Figaro» publia deux articles pleins de rage. Ils furent signés d'un parent inconnu du patronet initièrent le procès. Le second empire ne plaisait pas avec ses principes moraux! Hugo, Balzac, Flaubert... A moi maintenant! Le problème est que les juges au front d'airain sont impénétrables aux certaines réflexions, si évidentes pourtant à ceux qui apprécient l'art et la beauté. Tout ce qui passe autour d'eux, se rebondit de leurs fronts trop bien astiqués, sans avoir le temps de s'accrocher ne soit ce qu'à un bout de leur cerveau. Ces monstres répugnants, dont le substitut du procureur impérial Ernest Pinard, refusent de voir dans une œuvre une idée, une âme; ce qui est important pour eux – c'est le respect des conditions extérieures, pudibondes et hypocrites. La presse d'alors prétendait que dans mes poèmes «l'hideux voisine l'obscène et le dégoûtant – le répugnant...».

Je fus condamné à trois cents francs d'amende; six poèmes furent interdits à publication. Les vendeurs de journaux, sans tarder, propagèrent la nouvelle dans tout Paris. J'avais l'impression que tous, jusqu'au vitrier sous mes fenêtres, hurlaient la même chose.

N'importe qui peut être en proie de l'incompréhension ou du désespoir; un poète d'autant plus. Dans les secousses de l'existence instable, je vois s'user, dépérir, enfin sombrer la ravissante capacité de création poétique, après quoi la personnalité se détruit et la vie n'a plus de sens; pour moi le pire des drames. L'ambition de créer est un péché, mais le désir de création est irrésistible: l'incontournable dilemme chrétien! Je sais – en me soumettant à la tentation de

26 diable, essayant de découvrir la beauté dans l'hideux, je ne trouverai ni joie ni quiétude. On n'y trouve que la mort. Cela dit, mon voyage est condamné en avance – quand je dis que «nous allons, suivant le rythme de la lame, berçant notre infini sur le fini des mers» – je ne suis que dans l'illusion de l'infini, la même que le reflet sans fin du miroir qui est mis en face de l'autre... Ce n'est qu'une abstraite confrontation de l'infini intérieur à un fini visible.

En écrivant mon poème je n'ai fait rien d'autre que de créer un miroir pareil à celui que j'ai chez moi; le miroir qui est censé refléter notre temps ignoble. La démanche qui, évidemment, ne fut pas acceptée. Hélas, ce n'est pas la première, ni la dernière fois. Tout ce qui est beau dans notre vie est immoral, ou bien... provoque l'obésité.

Enfin, Apollonie dans tout ça! Ma timidité, l'absence d'assurance en moi en tant qu'homme me poussent à rechercher une partenaire qui me laisse sentir ma supériorité, devant laquelle je puisse être moi-même. Ma gentille petite Jeanne, on le sait, fut parfaite de ce point de vue. Cette figurante d'un théâtre inconnu n'avait ni beauté, ni talent, ni intelligence; elle m'avait trompé, elle avait toujours exigé de l'argent. Néanmoins cela ne me dérangeait pas.

Mais voilà qu'enfin je rencontrai un objet digne d'admiration, voire de l'adoration. Vint ensuite cet instant de volupté – une semaine d'amour... Ensuite il y eut la peur – la peur que mes sentiments ne soient trop sincères! Non, je n'étais pas changé, j'étais toujours le même! N'empêche que le résultat fut habituel: une explication douloureuse et la rupture.

Oui, cette année de ma vie avait été sans doute tragique, marquée par une suite d'événement de l'importance qui avait fissionné mon âme et mon esprit. Au début de l'année j'avais perdu mon beau-père, le général, le mari de ma mère. Qu'est-ce que j'y avais rêvé! qu'est-ce que je l'avais exigé sur les barricades de la révolution du juillet! Et voilà que cela arriva en ressuscitant l'espoir de retrouver ma mère. L'espoir ne se réalisa pas...

A la fin de cette même année on détruisit la petite église que j'avais tant aimé, et on me ravit Villon.

J'aurais dû me soûler. J'aurais dû... Mais j'allai chercher mon habituel mirage de bonheur qu'on ramène de la pharmacie dans la petite poche de gilet. Une petite cuillère de cette «confiture» ver-

dâtre dans le thé fait tourner la tête, provoque des rêves... Ce remède rend démesurés la joie et le bien être, fait oublier les soucis et les malheurs. 27

Les idées des plus ordinaires et les mots très simples prirent rapidement une nouvelle teinte bizarre. Quelques minutes plus tard, les relations entre notions devinrent si insaisissables que plus personne n'arriva me comprendre... Je fus en proie d'une hilarité irrésistible et absurde. Je redevins enfant: voilà que je suis avec mes parents à la campagne proche de Paris; dans une grange, je roule, content et joyeux, sur le tas de luzerne fraîchement coupée, tout odorante encore. Et par la porte ouverte sur la lumière je vois le ciel d'un bleu éclatant, je vois l'herbe verte et... une petite fille. Elle sourit, elle danse, elle m'appelle...

5.

Depuis toujours j'étais amoureux de Paris, du quartier Latin, de sa vie bruyante, toujours jeune et studieuse, mais aussi de son éclat et de sa crasse, de son faste et de sa misère... Mais voilà qu'aujourd'hui, sans m'y attendre, je ressentis de la nausée envers tout ça. Je vis des rues méconnues – étroites, sinueuses, au pavé recouvert d'une masse fétide d'ordures liquides ou les passants glissent et s'enfoncent. Aujourd'hui les immondices sont dissimulées sous une légère couche de neige. Les passants trébuchent contre ces amas d'excréments durcis au froid, les évitent tant bien que mal.

Deux jeunes traînent avec peine un immense monceau de viande fumée...

J'ai l'impression que tout se passe autour de moi. Or, ce n'est pas moi.

Il est sûr que ces étudiants sèchent leurs cours à la Sorbonne, ils ramènent le butin dans la direction du jardin de Luxembourg qui est au bout du Quartier Latin. Il faut croire que là où dans le temps se trouvait le terrain vague de Luco, un grand festin se prépare – accompagné, évidemment, du jeu de poker. Ils discutent très fort, apparemment ils vont écouter les dernières ballades d'un copain qui a évité – pour la troisième fois déjà! – la potence, et qui est interdit maintenant du séjour à Paris pour les dix prochaines années.

Tout à coup je me suis réveillé. Je suis chez moi, couché par terre, des feuilles froissées de mes poèmes serrées dans mes mains.

28 Un sourire large et idiot, déforme mon visage, le flux des visions s'arrête. «Pourquoi Villon?», me demandai-je, «Mais parce qu'il me ressemble! Il est aussi stupide que moi, constamment rongé par l'incertitude. Partout le bienvenu, il est incapable de se comprendre lui-même. Son âme est, comme la mienne, toujours désespérée, toujours en attente – d'une caresse ou d'un mauvais coup de destin».

De nouveau, je vois la vieille toile d'araignée au plafond. «Il y a presque dix ans que la révolution est morte, mais les bouts collants de la toile du pouvoir... sont toujours là»; je sentis une douleur dans la poitrine, du vertige; je m'assoupis.

Les planches du plafond se balancèrent d'un côté, puis de l'autre. Comme si j'étais sur un bateau. Puis le plafond s'est fendu avec un fracas assourdissant, un gros trou noir s'est formé au milieu. L'air frais s'engouffra dans la pièce, soulevant la poussière, emportant la toile d'araignée. Les coups de vent tournaient les pages de mes souvenirs, de mes pensées. Le trou du plafond s'éclaircit, devint plus bleu, je vis le soleil. Soulevé par le vent, je suis emporté vers le ciel.

C'était le petit matin et ce côté de la rue – les murs, les fenêtres – restaient encore dans l'ombre. Les silhouettes crénelées des cheminées sur les toits, le pointillé des fenêtres sur les murs sans fin s'effacèrent. Un instant après je sentis une métamorphose inexplicable: je me trouvais maintenant au milieu de la musique colorée et des couleurs chantantes...

Je me cache, il y a quelqu'un d'autre dans le coin sombre de la pièce, j'essaie de voir dans le noir absolu.

Mon Dieu! Mais c'est une prison creusée dans le sol est recouverte d'une grille. Il y a un prisonnier au fond du trou. C'est François Villon! Je le reconnais: le nez fin, la lèvre supérieure fendue, de longs cheveux sales des deux côtés du visage maigre et allongé, les yeux brillants. Sur sa veste verte, une énorme écharpe blanche nouée en cravate. Villon est accroupi, il est fatigué, souffrant. «Est-ce lui ou moi-même? Où suis-je, moi – ici, derrière le coin de la rue, ou bien là, dans la prison souterraine?» Mais voici que deux soldats m'entraînent par un couloir sans lumière. Mes chaussures tombent des pieds, mon pantalon beige est souillé dans les immondices...

Un vieillard en habit d'évêque interroge quelqu'un qu'il appelle Guy Tabary. Je sais que c'est un copain de Villon et complice du vol au collège de Navarre. Cet imbécile n'avait pas su tenir sa langue,

et maintenant il essaie d'échapper à l'inévitable. Sa chemise est déchirée, les bras sont attachés derrière le dos et la corde est déjà passée par-dessus d'une poutre sous le plafond. Ses pieds sont entravés avec une courroie en cuir...

Je me confonds avec les objets que je vois – je deviens l'estrapade, la corde aux bras de Tabary, je plane sous la voûte de la prison... Un bourreau met son pied sur la courroie, l'autre tire sur la corde. Les articulations cèdent avec craquement, les bras retenus par la peau et les muscles se hissent touchant la tête baissée. Le cou disparaît dans le corps attirant la tête dans le vide créé par cette disparition. Les coups de fouet enlèvent la peau du dos du malheureux, mettent à nu ses os.

J'entends le prisonnier râler, puis cracher le nom de son complice. C'est mon tour maintenant; moi aussi, je dois avouer. Ensuite le choix ne sera pas large – la potence à Montpellier ou celle, identique, à Montfaucon.

La vision horrible disparaît – de toute évidence à cause de l'impossibilité d'appréhender la réalité terrifiante. Je me trouve dans la salle que je connais bien – celle du tribunal correctionnel du département de la Seine. C'est la séance de la 6^e chambre des infractions de droit commun. Il y a quelqu'un sur le banc des accusés...

Ce délire me poursuit depuis l'éternité: le redoutable Ernest Pinaud donne des répliques, le juge, habitué aux querelles des ivrognes et aux cris des badauds, péroré; dans la salle des habits noirs brillent. On lit mes poèmes, les jeunes dames rougissent... Leur rougeur me fait penser à la pute que j'avais invitée un jour au Louvre pour voir les tableaux des peintres hollandais.

Un moment de lucidité arrive. Au plafond, les ombres dans le décor des toiles d'araignée, vivent une existence extraordinaire. Tantôt l'eau limpide ruisselle dans la verdure des prés; tantôt les eaux puantes des égouts coulent dans les rues, provoquent la chute des passants et les collisions des voitures. Dans le vacarme incroyable, entre les rires, les cris et les pleurs, mon oreille distingue des tons presque inaudibles. Les objets qui m'entourent se transforment en monstres aux formes surnaturelles, qui devenant amorphes, rentrent à l'intérieur de mon corps.

Je ressens dans mon être la capacité de passer à travers l'épaisseur du temps compressé, sans qu'aucun obstacle ne puisse me

30 résister. Il n'y a plus de différence entre réalité et hallucination. Un grand soupir sort de ma gorge comme un râle de l'agonie – n'est-ce pas ma nature d'hier qui proteste, incapable de supporter ma nouvelle nature. Comme dans un miroir dépoli, je me vois vieillir, en devançant le temps. Mon visage se couvre de rides profondes, la bouche s'enfoncé et prend une expression de dégoût et de sarcasme, le front dégarni devient encore plus haut, plus lourd. Des sourcils blancs dissimulent mes yeux – perçants, méchants...

Mais, de nouveau, une petite fille est en face de moi. Elle ne dit rien, sa danse est joyeuse; elle avance, elle est tout près. Elle danse et elle m'appelle...

6.

Tout a disparu – le sinistre château de l'évêque, la salle du tribunal, ainsi que les avenues et les immeubles haussmanniens...

C'est l'hiver, à Paris il neige, il fait froid. «Que les loups se vivent du vent...»*. Il y a des messes partout, de grandes processions des fidèles se dirigent vers les églises de leurs paroisses. C'est l'Épiphanie**. La saleté des rues est saupoudrée de neige, des fenêtres on jette les ordures. Les tavernes se remplissent. Le peuple mange, boit, chante: exclamations, joie, tracas. L'odeur du rôti pénètre dans tous les recoins de la ville, domine la puanteur habituelle.

Les gens bavardent – ils parlent de tout et de rien. La guerre qui a marqué six générations de Français est finie, sans qu'on soit capable de dire comment elle s'appelait et si elle est terminée pour de bon. Les gens bavardent – ils parlent de la réhabilitation de la Pucelle d'Orléans, des prix du chou et des oignons, du temps qu'il va faire et de la prochaine récolte. Les étudiants font des avances à la patronne de la taverne, faute d'argent pour les putes...

Je me trouve dans l'île de la Cité, tout près de la tour nord de Notre Dame; le vacarme venant du «Bordel de Mâcon» remplit mes oreilles.

«Quel endroit commode, – pensai-je, – un vrai Elysium: toute l'année il y fait printemps, on n'y connaît ni chagrin, ni souci! Bordel et taverne sous le même toit – on y mange et on y dort!» Une bande

joyeuse me bouscula, s'engouffra dedans. Je pénétrai derrière eux. 31 Une lourde odeur d'urine et de transpiration faillit me faire tomber raide. Les yeux fermés, mon écharpe parfumée entre les dents, je regardai autour en espérant trouver un coin pour m'y installer avec le minimum de confort. Partout – sur les tables, sur les rebords des fenêtres, par terre – des restes de nourriture, des habits de femme arrachés en hâte, jetés, oubliés. Au centre, autour d'une grande table chargée d'immenses plats avec de gros morceaux de mouton fumant – une assemblée colorée de pelisses rouges et violettes. Ce sont des marchands de la rive droite. Par contre dans les coins, on voit des pèlerines grises d'étudiants et célibataires du Quartier Latin. Les fenêtres sont occultées par de lourds rideaux crasseux – chacun y essuie, en passant devant, la graisse des mains. Le bruit ambiant empêche de comprendre un seul mot dans ce flot de jurons et interjections dont empeste l'air pourri.

Mais voilà que la porte s'ouvre de nouveau, une sorcière, une vraie, apparaît sur le seuil! Cette vieille dont les cheveux blancs sont tout en frisettes, est habillée avec la superposition de jupes bigarrées. Elle porte à la taille, qui n'existe d'ailleurs plus, une ceinture en argent dont les crochets, boucles et boutons sont dorés

– Et vous, la gente Saucissière qui de danser êtes adète, ne méprisez vers votre maître... – un personnage de très grande taille assis au fond de la salle se leva et, en saluant la vieille avec des versets bien connus, l'invita à sa table.

A ces mots toutes les têtes se tournèrent vers la porte; un brouhaha enthousiaste fit comprendre qu'on avait reconnu la nouvelle venue: la fameuse Vieille Margot. L'avoir à sa table, lui proposer une chope de vin était un grand honneur pour chacun qui s'y trouvait. Tous – étudiants, marchands ou clercs de Châtelet – savaient qu'il fallait avoir Margot parmi de bons amis. Moi aussi – grâce à ma grande expérience des bordels et des mères maquerelles – je suis au courant de la chose. Si un jour on lui avait donné à bien manger et à boire, on peut désormais compter sur elle: elle ne cachera plus jamais une «marchandise fraîche».

La vieille, en tanguant sur ses jambes malades, cachées sous la multitude des jupons, passa vers le centre, là où mangeaient les riches marchandset, toute sourire de sa bouche édentée, elle donna la réplique à cette introduction poétique: «...Tôt vous faudra

* Villon F. Le Legs de F. V.

** Le 5 janvier 1463.

32 clore fenêtre, quand deviendrez vieille, flétrie...»*. Quelqu'un installa Margot avec tous les hommages, poussa vers elle le plat de viande encore chaude et une chope.

On cria d'une table voisine: «Hé, Margot, enlève ta ceinture! Tu connais la loi, le nouveau prévôt va te la confisquer pour le compte du Roi!» Il était clair que celui qui parlait était jaloux de ne pas avoir la fameuse maquerelle à sa table.

– Le roi, le roi, – répondit la vieille de sa voix d'ivrogne, – Biche est venu ce matin, ce filou royal, a amené les meilleures de ma couvée. Pour qui? Devine. Margot voulait faire comprendre qu'elle était sur le bon pied avec le roi, et que demain elle pourrait, malgré la loi, se parer de collier en corail ou d'une autre chose que portent les dames de la rive droite.

– Sauf que lui-même, il n'a plus rien... de chevalier! – dit quelqu'un en interrompant la vieille, – Je me souviens que tout jeune de son épée il a réduit en morceaux les prisonniers anglais, je l'ai vu de mes yeux!

– Aujourd'hui il ne doit plus pouvoir se servir de son épée, – un gros voisin de Margot osa d'ouvrir la bouche, – Il n'est plus de première jeunesse.

– Peut-être encore de son branc, – ricana un marchand en manteau noir assis en face; son allusion portait sur le penchant du roi pour les filles de joie. On rit; la vieille poursuivit, imperturbable:

– On le comprend, il a trop longtemps été dauphin, trop attendu, trop souffert. Il n'a jamais vu sa mère, haïssait son père qui avait confié son éducation à sa maîtresse. Qu'est-ce que cela peut donner de bon?

– On jase que le votre arpente souvent Paris en compagnie de ce Biche? – le gros voisin, peut être un étranger, s'était penché vers Margot. Celle-ci continuait de siroter son vin sans répondre.

– A la recherche de femmes, – supposa le voisin d'en face, – ça lui démange de faire le plus de misères à elles toutes.

– Mais pourquoi, – le gros étranger n'arrivait pas toujours de comprendre quelles étaient les raisons du roi de France.

– Margot vient de te le dire, il n'y a rien à comprendre! – le marchand en noir commençait à perdre patience, – Un mauvais père, une mau-

33 vaise mère, les maîtresses du père – une horreur, sa femme à lui – encore pire, il l'avait violée quand elle n'était que gamine de dix ans. Les mœurs! Qu'est-ce que tu veux... Toutes les filles de Margot y ont passé, que veux-tu de plus?

J'eus l'impression que la vieille était si absorbée par son dîner, qu'elle ne prononcerait plus un mot; au fait elle avait déjà trop dit, c'était largement suffisant! Sur cela les étudiant, les marchands et autres clercs, comprenant le peu d'intérêt et le trop de danger à poursuivre de casser le sucre sur le dos du roi, se turent, mais tout de suite recommencèrent de crier, de jurer, de taper leurs bocks sur la table, ils réclamaient des filles, le patron et sa femme...

7.

Je n'arrivais pas à comprendre, comment et pourquoi je m'étais trouvé dans ce lieu, à cette époque. Or, tout autour avait l'air d'être réel. Sauf moi-même: j'étais parfaitement invisible – je l'avais compris presque tout de suite. Moi, je les voyais tous, je les entendais, et eux – nenni, ils ignoraient ma présence! Cela rendait l'intrigue bien plus intéressante, puisqu'il m'était permis d'aller d'une table à une autre pour écouter le bavardage des clients. Il était pourtant fort recommandable de faire attention et ne pas marcher sur un pied, ne pas briser une assiette, renverser un gobelet de vin. Un seul problème dans tout ça – l'odeur; mon odorat refusait de prolonger ma présence dans ces lieux où les effluves d'urine étaient à la limite du supportable. Je pris donc la décision de chercher une meilleure compagnie. Au fait je suivais le cours de ma curiosité: qui sait, peut être aurai-je la chance d'apprendre plus sur la politique, sur le Roi ou même, sur Villon...

Je traversai la Seine – sur la rive gauche on est plus près des étudiants. Aux alentours de Couvent des Cordeliers une longue bâtisse portait une enseigne «Pomme de pin». En y rentrant je vis tout de suite trois personnes qui se tenaient près de l'entrée. Leur conversation bourrée de clichés – de «fustige sans pitié», «arrache les voiles», et autres «toiles colorées» étaient sans aucun intérêt!

Dans un coin éloigné de taverne quelques jeunes bien habillés étaient inconfortablement installés sur un long banc; comme dans un rite inconnu ils prenaient sans se précipiter leurs chopes en cuivre sur la table, et après avoir fait une ou deux gorgées, mangeaient

* Ici et plus haut «Ballade de la belle Heaumière aux filles de joie».

34 un bout de fromage. De gros morceaux aux nervures bleues de moisissure noble étaient entassés devant eux sur des assiettes en étain. Ils se taisaient si longtemps que j'étais prêt d'aller chercher quelqu'un plus éloquent, quant tout à coup celui qui portait une jolie veste en velours jaune citron, posa en soupirant la lourde chope sur le bois de la table, s'étira et prononça d'une voix inopinément forte:

– Ce que je vais vous dire, c'est que ces bourguignons sont bien malins!

– Qu'est-ce qui t'arrive, Jean? – s'étonna son copain, – il n'y a rien à dire, ce sont les ennemis!

– Des salauds!, – ajouta le troisième, – ils ne peuvent pas se défaire des souvenirs de leur vie trop agréable sous le grand père de notre Louis*.

– On s'est bien amusé à l'époque – dit l'autre avec nostalgie, – oui, on a bien profité, bien dépouillé le pays! Ce convive était assez gras, sa cape d'un violet sombre, bien que sans doublure, ne fermait pas sur son cou; il n'en mangeait pas moins, en oubliant même de boire.

– Ils ont arrêté Jeanne, ils l'ont rendue aux Anglais! – la voix du troisième tremblait d'indignation. En parlant il tapait la table, tel un gamin, avec son poing, et son petit bonnet rouge, pareil à celui d'un bouffon mais sans grelots, faillit tomber de sa tête. De dessous le bonnet dépassait sa chevelure aussi rouge que son immense chope.

– Et moi, je n'arrive pas à comprendre – continua Jean, – quelle a dû être la dot de leur fille Marie pour pouvoir la fourguer à notre héros Charles d'Orléans?

– Pourquoi «fourguer»? Je serais content de lui causer un à un quelque part... – s'indigna l'étudiant au bonnet rouge.

Je n'arrivais toujours pas à comprendre le sujet de leur conversation si animée, mais dans ma tête une pensée bien nette se formait déjà: Mon Dieu, à quel point la guerre, la mort peuvent déformer les humains! Non, plutôt les niveler. Autrefois une telle lèse-majesté n'était possible que dans un mauvais rêve. La famille royale! La fille du Grand Duc! Et un blanc-bec, un écolier, ne soit-ce que dans ses rêves, se croit digne de coucher avec elle.

* Il s'agit de l'époque du tout-puissant Charles VI, 1380–1388.

35 – Je vois que ça te démange en bas! Tu te serais trompé d'établissement, Rousseau – Jean montra de la tête la fenêtre. – En face, dans le «Bouge de Pierrette» on va vite te calmer! Il attendit une seconde pour s'assurer que Rousseau s'était calmé, puis poursuivit: Voilà ce que j'ai appris, chers collègues. Quand on a senti arriver la cata et les Anglais ont commencé à fuir, ces salauds les Bourguignons ont essayé de pénétrer dans la famille royale. Comment? Marier leur fille avec le Duc d'Orléans.

– Et lui, il a gobé – parla la bouche pleine le goinfre – sans regarder qu'elle est de Bourgogne!

– Il n'a pas eu de choix! – continua Jean avec aplomb, – le duc de Bourgogne avait-il payé la rançon pour Charlesaux Anglais? Il l'a fait et ensuite il lui a proposé la fille de sa sœur. De trente ans plus jeune que lui...

– Bien fait! – conclut le Chaperon Rouge.

– Bien, dis-tu? Des foutaises pourtant! Ils ont fait bien mieux, – Jean se tut pour rendre le suspense plus captivant, – ils ont porté la dot en compte de la rançon! Tu piges? Et où avaient-ils pris l'argent pour payer la rançon? De la dot de la troisième femme du même Duc!

Impressionné par le sens des affaires de la famille des Bourguignons le gros arrêta de mâcher, et la bouche pleine de fromage, meugla: «miiiiince alors!» Ensuite il avala et s'adressant au rouquin:

– Et toi donc, «coucher, coucher»!

Je les écoutais attentivement. La découverte de ce trio m'a réjoui: on peut parcourir tout le Quartier latin sans avoir la chance de tomber sur un type racontant l'histoire dans des expressions aussi savoureuses. Je m'assis le plus près possible des convives pour ne pas perdre un seul mot de la causerie de ces étudiants éméchés. Toutefois, mon état n'était pas des meilleures: j'avais de la nausée, les objets qui m'entouraient se déplaçaient sans cesse, et j'étais obligé à chaque instant de chercher de mes yeux fatigués les trois bavards.

Entre temps les amis de Jean s'étaient un peu calmés, tandis que lui-même ne s'arrêtait pas: la fontaine était intarissable, il était évident qu'il voulait raconter tout ce qu'il connaissait, afin que ses camarades puissent l'admirer.

36 – Ecoutez, hommes savants, je ne vais pas répéter mille fois! Je vais vous dire quelque chose de très surprenant et de très peu catholique. Notre Louis n'est pas tout à fait le roi légitime... Et en devançant ses amis, il demanda – «Pourquoi à votre avis?» – Mais parce que le statut de son père pose également des questions. Dites-moi, comment le sacre pouvait-il avoir lieu si les Anglais, après avoir pris Paris, ont signé un traité de succession au trône avec sa femme? Il n'avait le droit à rien, c'est les Bourguignons qui devaient être gouverneurs. En plus sa propre mère l'avait déclaré bâtard.

– S'il a pu le faire, il est donc très fort!

– Ne recommence pas! – Jean était furieux, et dit sous son nez: «Roux et saut!»

C'est Jean qui l'a dit, et moi je viens de comprendre que Jean a prononcé le nom de son copain – roux saut – Rousseau. De notre temps, juste avant la révolution, il existait un philosophe romantique du même nom, au prénom Jean-Jacques. Son rêve était que l'Etat soit dirigé par le peuple; il voulait aussi qu'on l'appelle par son nom, jamais par son prénom.

– Je répète, continuait Jean, – Jeanne d'Arc nous a reconquis Orléans, et ensuite, directement de Chinon, à travers des terres occupées par les Anglais, a amené le petit Charles à Reims. Et là, le sacre a eu lieu, vite fait, comme celui de Charles VII.

– Cela veut dire qu'il était roi – Rousseau ne démordait pas.

– Mais oui, bien sûr! Mais mets surtout dans ta tête que, primo – si le père n'est pas très légitime, cela veut dire que la légitimité de son fils, notre Louis XI, pose aussi des problèmes; secundo – s'il arrive quelque chose au Roi ou à son fils... Tout sera joué! Les rejets de Charles d'Orléans et de Marie de Clèves vont vite se mettre en avant. Compris? C'est ça la politique!

– Et moi, je sais comment Charles VII voulait s'unir avec les Bourguignons, – le Gros ne put se retenir – ils intriguaient tout le temps contre le Roi...

– On va en parler plus tard, – Jean interrompit le flux de révélations de son copain, puis se tut, comme s'il s'était rappelé de quelque chose. Enfin, son sourire de contentement exhiba ses dents jaunies. Il prit les chopes de ses copains avec les restes de vin, disposa ces récipients en cuivre poli au milieu de la table, en posant des deux côtés les assiettes pleines de fromage. Satisfait de son chef d'œuvre

37 dans le genre de nature morte, Jean poursuivit son monologue, en montrant tantôt une assiette, tantôt l'autre: – On va se débrouiller d'abord avec l'assiette des Orléans et celle des Bourguignons. Enfin, pour être bref, l'affaire se présente de la façon suivante...

Ainsi, le plus actif des trois étudiants, avait déjà élaboré le plan, d'après lequel il fallait unir les Orléans entre eux et les Bourguignons avec le Roi en créant des liens indissolubles. Son projet prévoyait la participation des deux filles de Louis XI. On les devrait marier tout de suite – une avec le fils du duc d'Orléans, l'autre – avec celui du duc de Bourgogne. Après quoi le Bourguignon se rendrait de son propre gré... En le disant Jean prit des morceaux de fromage dans l'assiettes des Orléans, puis dans l'assiette des Bourguignons et mit les deux morceaux dans la sienne – celle représentant la famille de Louis XI».

Le Gros voyant un bon morceau de fromage quitter son assiette, faillit se révolter, mais une réflexion soudaine le remit en bonne humeur. Il s'étira, prit son fromage dans l'assiette de Jean et la mit – on ne sait jamais! – dans sa bouche. Ensuite, tout en mâchant, il a prononcé d'une manière admirablement distincte:

– Tout le monde sait que Marie d'Orléans* est depuis longtemps fiancée avec Pierre de Beaujeu de Bourbon. Or, il est le seul à être encore célibataire...

– Il faudra rompre ces fiançailles! – dit Jean très sûr de lui. – Quoi de plus simple, toi, juriste, tu dois le savoir! Cette union n'est pas un mariage!

– Tu fabules! «rompre!» – dit le rouquin, – il est chez les Orléans comme un fils, ils sont même voisins à Blois!

– Et pourquoi ça, tu ne t'es jamais posé la question? Parce que Charles d'Orléans n'a pas eu d'enfants durant seize ans après son mariage. Il avait donc toujours protégé Pierre de Beaujeu de Bourbon. Maintenant fouillez dans vos souvenirs, – continua Jean – vous rappelez tous les bruits qui couraient quand le duc d'Orléans a eu sa fille Marie? Ça a fait jaser à l'époque: ce n'est pas, disait-on, la fille de duc, l'emprisonnement, disait-on, l'a rendu impuissant... En un mot, tout s'arrange au mieux. Il est possible de laisser croire à Jean de Bourbon, l'aîné de Pierre, que Marie est bâtarde. L'aîné

* La fille de Charles d'Orléans et de Marie de Clèves.

38 fera pression sur le cadet... et lui, vite fait, courra demander à Louis XI la main de sa fille Anne de France. A ces mots Jean a pris, très délicatement pour ne pas l'émietter, un autre bout de fromage dans l'assiette du Gros et l'a déposé, triomphant, dans la sienne.

– Voilà une tâche digne d'un grand combinard, – acquiesça enfin Rousseau – sauf que je ne vois pas qui en serait capable.

– Maintenant c'est à nous de résoudre le problème – conclut Jean, comme s'il voulait dire que toute leur discussion devait logiquement aboutir à cet unique résultat. – Cherchons bien, peut-être pourrions-nous rentrer dans la vraie grande politique... Qu'en pensez-vous?

Il a regardé autour et, voyant les visages de ses compagnons, il regretta sa verve de tout alors: pas une trace d'ombre de pensée n'assombrissait leurs yeux toujours fixés sur les restes du fromage dans leurs assiettes.

– Le père de notre Louis avait confié une affaire semblable à un poète – se réveilla tout à coup le Gros. – Il s'appelait Alain Chartier. Je ne sais pas pour quels mérites, et à quel prix. Bref, on a marié le dauphin avec Marie d'Ecosse âgée de neuf ans!

– Exact! – Rousseau s'éveilla à son tour, – Et elle a très rapidement rendu l'âme, soit à cause de sa folie poétique, soit à cause de la faiblesse de son époux pour les charmes féminins.

– Et qu'est-ce qui te fait penser que toutes ces conneries vont intéresser le Roi? – le Gros était perplexe, – Il a le pouvoir, l'armée...

– En es-tu sûr? Primo, son armée n'est depuis bonne lurette qu'une foule d'espions, – on avait l'impression que Jean passai tout son temps à la cour du Roi. – Et secundo, ce ne sont pas des conneries! C'est de cette façon que la politique se fait, et, je suis prêt à parier que le Roi n'est pas une exception. Il suffit de trouver un gratteur du papier comme Chartier, puis envoyer notre homme au Roi le plus tôt possible...

Longtemps encore ils discutèrent les péripéties de mariages, brouilles, décès impromptus, cherchèrent des candidatures de poètes. J'étais las de les écouter, mais une chose était pour moi très claire. Louis XI avait été exactement celui qu'on nous avait enseigné à l'école: il unifiait le pays de la façon dont cet étudiant en droit vient de nous faire un si pittoresque exposé. Un seul problème resta non résolu: quand et qui? Comment trouver un pareil personnage?

Je me suis réveillé avec la gueule de bois. Où j'avais passé la nuit, où étaient passés les étudiants de la taverne – tout s'était évaporé de ma mémoire. Pareil à chacun qui passe ses nuit en faisant la fête, m'étirant et baillant je me dirige, entraîné par le foule, vers la place de Grève: tout le monde a envie d'assister à l'exécution d'un faux-monnayeur – l'exécution qui aurait dû avoir lieu il y a longtemps. Pourtant un autre spectacle nous attendait – la punition d'un recteur qui avait eu l'audace de lever la main sur un étudiant.

Le condamné est déjà sur place – sa main sur le billot, la paume vers le haut. Le bourreau la trancha d'un seul coup de sa hache, elle bondit et s'atterrit non loin. Le grondement mécontent se fit entendre: au goût de la foule, tout s'était passé trop rapidement. Les exécutions étaient régulières – à Montpellier et à Montfaucon tous les jours une quarantaine de fraîchement pendus se balançaient sous les coups de vent; néanmoins les vols ne disparaissaient pas.

Je me trouvai sur la rive droite de la Seine sous le mur du Grand Châtelet – forteresse fondée sous Louis le Gros. «Mais oui, c'est son petit fils, Philippe II Auguste, fut le premier Roi de France, et non des Francs – la leçon apprise il y a des années revint dans ma mémoire, – sous ce Roi la dynastie se renforça tellement, que son petit fils n'eut même pas besoin du sacre, comme les autres Capétiens... – je fus sidéré: à quoi bon toute cette information? Mais oui, ici il y a – non, il devait y avoir – une place avec deux théâtres et la fontaine de Palmier au milieu. Hier encore j'y étais venu avec Honoré. Qu'est-ce qui se passe avec le temps!»

L'odeur de la viande fumée m'a fait engloutir et oublier tout de suite mes recherches historiques. C'est l'endroit où se trouvait l'abattoir, et le matin on y vendait la viande fraîchement cuisinée. Autour de l'abattoir se succédaient de basses constructions avec une dizaine de cheminées tordues sur le toit. C'est de là que venait l'odeur alléchante. Alléchante pour tous, sauf pour ces deux-là... Deux jeunes venaient dans ma direction, je les avais déjà vus, mais où? Au cou de chacun – une plaquette avec l'identifiant: «Thomas Criquaud» et «Vallay Robert»... Pourquoi ces plaquettes? Je n'arrivais toujours pas de comprendre.

Je plane sous le plafond du fumoir, au-dessus des tonneaux; les deux jeunes sont juste dessous. Ils avancent à pas de loup, ils

40 regardent tout autour, ils connaissent leur boulot. Villon écrivait que le paternel du riche et suffisant Vallay était un personnage influent à Châtelet. Qui mieux que le fils peut connaître le lieu de travail du père. Le jeune Vallay, en faisant régulièrement l'école buissonnière, se baladait dans les couloirs de la forteresse, et avait découvert des secrets que les autres ignoraient, en particulier, il connaissait un passage – plutôt un trou dans le mur – qui menait aux dépôts de viande et à la fumerie.

Depuis longtemps Vallay se servait de ce passage: il s'y glissait sans difficultés, s'y orientait, connaissait parfaitement les locaux où l'on faisait des saucissons à l'ail, ou la poitrine à la saumure, ou encore le jambon fumé. C'était précieux car en y rentrant pour la première fois, on n'y comprend strictement rien – la viande est mise dans de gros tonneaux couverts de nattes, les tonneaux sont suspendus au-dessus des pierres et des copeaux de chêne ou de bouleau. Parfois la couleur des copeaux est orange ou marron – c'est le bois du pêcher, le meilleur pour le fumage, il donne à la fumée le parfum des épices.

Je me demandais comment on pouvait s'orienter dans la fumée et la chaleur de trente degrés? Comment était-ce possible de trouver ce qu'on cherchait? Ces jeunes prenaient un risque, surtout si le fumage ne dure qu'une vingtaine de minutes. On ne voit pas la couleur de la viande – comment savoir si elle est prête? Sous les poutres du plafond, la vapeur forme des nuages qui persistent, qui bougent, qui brûlent. Comme la chaleur devenait difficilement supportable, je descendis sans être vu... La lumière venait du dehors à travers de hautes fenêtres; les volutes de vapeur en devenaient gris, roses, bleus pâles et opalines.

Thomas Criquaud, en nage, n'arrêtait pas de secouer la tête: les cheveux mouillés lui cachaient les yeux. Il passa devant toutes les fenêtres, en ferma les rideaux. De toute évidence il connaissait bien les habitudes du maître boucher. Aujourd'hui, en traînant à tour de rôles un grand jambon, ils passèrent par le local de saucissons. Là, Criquaud, sans rien dire, remplit son sac avec des friandises à l'ail, l'a caché sous sa chemise. Je le suivais de près, et, cédant à un désir insurmontable, je cachai sur ma poitrine quelques bonnes rondelles de mon saucisson préféré.

Dehors les poumons endoloris se remplirent d'air frais; il gelait, les flocons de neige tombaient – gros, humides, collants. De rares pas-

sants pressaient le pas pour se retrouver le plus rapidement chez eux 41 près du feu. Les étudiants atteignirent la Seine sans difficulté. Vus de là où je me trouvais, les symboles du pouvoir royal produisaient une impression lugubre. La Bastille était encore à sa place; parmi de pauvres masures une autre prison – Châtelet – élevait sa masse sombre; un peu plus loin, près de Notre Dame sur l'île de la Cité, on voyait les tours de la Conciergerie. Les statues sur la façade de la cathédrale portaient des grands chapeaux de neige; la neige avait également rempli les espaces vides et les niches dans la pierre. J'avais l'habitude de m'arrêter devant la cathédrale chaque fois que je passais à côté – j'aime sa grandeur imposante. Mais cette fois je ne le fis pas de peur de perdre de vue les deux voleurs. Entre temps ils avaient traversé le fleuve par le Petit pont couverte de petites maisons.

«Mais qu'est-ce qu'il fait noir!» – je n'avais pas vu passer le temps: le jour à peine commencé, baissait déjà. «Et pourquoi je les suis? Qu'est-ce qui m'avait pris?» En effet, la nuit était entre temps tombée, m'enveloppant de l'humidité. Les toits, les murs des deux côtés des rues étroites, les passants – tout se confondaient, se transformait en une masse grise et informe. J'avais l'impression que cette nuit était en train d'engloutir dans ses entrailles sans fond tout signe de vie; seulement là où les ténèbres étaient dissipées par le feu des torches, où les reflets de réverbères dansaient sur les murs et où l'on voyait la lueur des bougies derrière les vitres – là il y avait une vie. Pas une étoile ne se montrait derrière les nuages; le vent soufflait sur les toits en faisant grincer les girouettes rouillées.

Dix heures ont sonné, devant de terrain vague de Luco la patrouille passa portant lanternes et hallebardes, les hommes pour se réchauffer, battaient les mains dans les moufles. «Et moi, comment suis-je habillé? Pourtant je n'ai pas froid! Si jamais ils me voient, ils vont m'arrêter», je voulais jeter un coup d'œil sur mon pantalon beige sali dans le château de l'évêque, sur ma veste verte, mais je n'ai rien vu, j'ai étendu les bras devant moi – rien. «Je suis donc redevenu invisible? Ça devient vraiment curieux!» Par contre ce qui était bien plus grave, c'est que dans ma tête tout se brouillait de plus en plus: est-ce que c'est Vallay portait la viande sur son épaule, ou bien ce jambon c'est moi-même?

Je me souvins, qu'il faisait encore jour quand les jeunes voleurs sortaient du fumoir en se cachant. D'abord ils avaient filé vers

42 le Grand pont. Ensuite – l'île de la Cité, le Petit pont, et voici qu'ils sont sur la Butte de Saint-Germain, au-dessus du dédale des rues étroites, de son éternelle agitation, ses écoliers toujours joyeux... «Mais oui! Ils ont parlé de Villon et se dirigeaient vers le terrain vague de Luco, ce même endroit où...» Maintenant ils étaient tout près des jardins et potagers. Longer la rue Saint-Jacques, toujours en descendant. Cela veut dire qu'ils seront obligés de tomber plus d'une fois en glissant sur la couche gluante d'immondices et d'excréments; «heureusement – pensai-je, – que la neige mouillée arrête la puanteur, et qu'avec le froid cela est devenu de la terre ferme».

Le voyage vers Luco dura toute une journée. Les deux jeunes repassaient sans cesse par les mêmes endroits – cela me faisait l'effet du déjà-vu. La rue du Fouarre apparaissait le plus souvent devant mes yeux, elle m'était familière, je l'aimais. Est-ce que j'y étais attiré? Pourtant cette rue ressemblait plus à un assemblage de tripots qu'à une faculté de dix écoles. Tout Paris était au courant qu'à la fin de chaque semaine les étudiants s'y donnaient aux ribotes. Dans la nuit d'hier, par exemple, l'école était devenue bordel et latrines en même temps. Les gens, qui tiennent à leur vie et surtout préservant leur organe olfactif, préfèrent ne pas s'y approcher.

Ensuite les deux tire-au-cul revinrent plusieurs fois sur la rive droite, vers la place de Grève, comme s'ils essayaient de constater que tout était en ordre, qu'aujourd'hui aussi tout allait bien. C'est que cet endroit faisait réfléchir à ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Les gens continuaient toutefois de tuer, voler et mentir. Était-ce la guerre qui avait habitué les gens à cette vie; l'habitude demeurait et aucune intimidation n'y pouvait rien. La preuve: ces deux-là, ils faisaient leurs petites combines à cent mètres de la place de Grève sans que rien de fâcheux ne leur arrive!

L'autre paire des voyous – Tabary et Rattier – eurent aussi de la chance. Je les connaissais grâce à Villon qui les avait bien décrits dans son Petit testament. Un des deux avait été torturé sur l'estrapade dans le château de Meung-sur-Loire devant mes yeux; il est toujours en vie, quelle bonne nouvelle! Est-ce que les événements et les époques sont encore emmêlés dans ma tête? Le copain de Tabary est fils du cuisinier royal; c'est un grand buveur, tapageur et braillard. Ces deux-là avaient aussi des tablettes ac-

crochés au cou, comme celles des condamnés à la potence. Mais 43
au lieu d'y écrire leurs délits – «voleur», «escroc» ou «faux monnayeur», quelqu'un avait mis juste leurs noms. C'est quoi ce galimatias? Ils traînent une barrique de vin; extorquée sur un débarcadère de la place de Grève, elle roulait maintenant, poussée par les deux copains dans la rue Saint-Jacques, sur le pavé en pente devenu dur à cause du froid. «Bonne façon de faire, – pensai-je, – la barrique ne va pas se cogner contre un mur et arrivera avec un peu de chance à sa destination. Ils auront de quoi arroser le jambon fumé». mais j'eus l'impression que Tabary était inquiet. Craignait-il que Rattier ne boive avant tout le monde dans leur butin? sinon pourquoi il n'arrête pas de rire? sans raison et très fort! D'ailleurs, il craint peut-être tout simplement que la barrique contient du Marion – la piquette la plus dégueulasse de toute la France!

Ils dépassèrent déjà le carrefour des rues Saint-Jacques et d'Ecole. Deux paires d'étudiants fripons s'étaient peut-être fixé le rendez-vous à l'Eglise Saint-Benoît-le-Bétourné – l'endroit était aimé par toutes sortes de toqués qui espéraient la guérison. François, leur copain et maître ès arts habitait tout près.

Deuxième partie

*Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces Te Deum,
Sont un écho redit par mille labyrinthes;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium!*

Baudelaire Ch. Les phares

1.

François couru dans la première cour, sauta un mur et se trouva sur le terrain vague qu'il connaissait fort bien. Ereinté, essoufflé, presque étouffé, le sang sur une lèvre écorchée, très excité et tremblant, il dégagea les branches des buissons et sortit sur un sentier couvert des gravillons jaunes. Son cœur battait si fort qu'il sentait ses coups derrière la poitrine. François respira plusieurs fois – très profondément, avidement; tout de suite il sentit une grande faiblesse. Ses jambes fléchissaient, les oreilles bourdonnaient. Un essaim noir était suspendu dans l'air au-dessus de sa tête. Avec précaution, pour ne pas effrayer les abeilles, il fit un pas de côté, s'assit lourdement par terre. Pendant quelques instants, il resta prostré, fixant les buissons qu'il venait de franchir. En tournant la tête il vit une allée verte et, au fond, des ruches. Il fallait qu'il prenne une décision. A quelques mètres de là se trouvait une bâtisse sans toit en pierres jaunes, de la même couleur que les gravillons du sentier. Par un mur écroulé il vit à l'intérieur un immense trou noir, un début d'escalier...

La matinée était radieuse, le soleil éclatant; la nuit il avait plu, et maintenant l'air était limpide, vibrant. Maître François Montcorbier, âgé de vingt-trois ans, était assis sur le seuil de sa maison rue Saint-Jacques, juste au-dessous de l'horloge de l'église Saint-Benoît-le-Bétourné où son père adoptif était chanoine. Quel meilleur repos peut avoir un honnête bourgeois si ce n'est de respirer l'air pur, de discuter avec des amis, composer des verset pour sa bien-aimée ou, à défaut, tout simplement bâiller et regarder les passants.

En effet, les rares passants lui souriaient, bavardaient se souvenant des festivités de tout à l'heure. Les fleurs de la procession avait perdu leurs pétales qui embaumaient l'air tiède: le pavé en était encore couvert.

Tout à coup François vit courir vers lui le prêtre du nom de Sermoise; il était accompagné de deux ou trois hommes. «Nom de dieu! Je vous ai trouvé!» – cria Sermoise, furieux, prêt à susciter une querelle. Maître Montcorbier essaya de le calmer, en vain; Sermoise, de plus en plus excité, tira sa dague, blessa François au visage en lui ouvrant une lèvre; François, se défendant, donna, sans trop regarder, un coup de sa dague dans l'aine de Sermoise, et se sauva sans trop attendre. Le prêtre ne sentant pas la douleur, se lança à la poursuite, évidemment, ne l'attrapa pas et mourut deux jours plus tard.

Après cet événement tragique Montcorbier, pour la première fois de sa vie, fut obligé de se cacher pour attendre un jugement impartial. C'est à ce moment qu'il rencontra une personne extraordinaire qui, comme il le croyait, pouvait le comprendre; il l'avait attendu depuis toujours. Cette amitié allait avoir maintenant sept ans. Un ami, un vrai, un authentique! Ou plutôt un partenaire. On ne savait pas si cet homme vivait dans la bâtisse à moitié écroulée du rucher de Luco. Quoi qu'il en soit – et c'était extraordinaire – il se trouvait toujours au bon moment dans ce coin perdu où l'on puisait autrefois la pierre pour les rues de Paris... Était-il étudiant? Peut-être. Pourquoi François ne le lui posa jamais cette question? Il venait ici chaque fois qu'il se sentait en danger, quand il avait besoin d'une parole d'encouragement, d'attention, de tendresse. Et lui, cet étudiant, cet ami, ce partenaire le lui donnait! Toutefois, maître Montcorbier ne connaissait même pas son nom, c'est seulement aujourd'hui

46 qu'il s'en rendit compte. Cet admirateur fervent l'impressionnait et le touchait aux larmes: il récitait ses poèmes par cœur! Et, ce qui était le plus extraordinaire, c'est qu'il avait compté que François avait légué dans son Petit testament quarante-six objet à trente-sept personnes; il savait aussi combien de lignes y étaient consacrées à chacun d'eux. Il discutait tout le temps, voulait tout changer dans ses poèmes; sans honte il l'accusait de plagiat, annonçait, comme si c'était une grande découverte, que François avait copié des œuvres d'un certain Alain Chartier, disait même qu'il était son sosie! Que dire de plus? Il était fou amoureux du «grand poète» (c'est de cette manière qu'il devait désigner François pour lui-même), amoureux comme on l'est de l'idole!

Quel âge avait-il? Difficile de dire. Ce qu'il était étudiant ne signifiait rien, François, lui aussi, était étudiant...

Ce n'est pas l'âge qui compte, c'est un mode de vie. Quelle belle époque! De la liberté, de l'ouverture à toutes les influences; de la fraîcheur d'impressions, de l'acquisition des expériences séduisantes, interdites jadis... L'époque où le temps passe très lentement, nous laissant l'illusion qu'on en a encore sans limites. Bref, ce gamin – bien que tous les deux avaient déjà passé la trentaine – lui fit un jour un aveu enthousiaste, et François accepta cet enthousiasme avec une bienveillance qui, en d'autres circonstances, ne lui était propre.

Chaque fois que Montcorbier, voulait se cacher du monde, il se rappelait qu'il avait un admirateur, un ami très cher, et venait le supplier de lui donner refuge pour une ou deux nuits sous prétexte d'une aventure inventée. Et chaque fois son admirateur était là. Comment était-ce possible? un miracle? Quoi qu'il en fût, en guise de remerciement, il enchantait jusqu'au matin le maître de cette charmante tanière avec des anecdotes, de bons mots, du dévergondage sans bornes. Peut-être que la sensibilité, la féminité de la nature de François étaient excitantes pour cet admirateur de son talent. Le «grand poète», de son côté, était enivré par le tempérament, l'impulsivité et l'enthousiasme de son ami. Libertin comme un vrai latin, en tout dépendant du hasard, cet éternel étudiant vivait comme il l'entendait. Le plus souvent pauvrement. «Pauvreté n'est pas vice», disait-on à l'époque, c'était surtout vrai pour un poète! Ce qui sous-entend un être bisexuel; qui au nom d'un dialogue in-

47 térieur est capable à des désintégrations innombrables... Il est capable d'être souteneur, mais aussi la femme du patron de taverne, étudiant et pute, usurier sur un pont et poète; il peut devenir duc, bandit et bourreau... Qui encore, seul le diable le sait!

La matin viendra et il serait content de recevoir de la part du maître des lieux, heureux et reconnaissant, en signe d'amitié et d'amour une cuillère en argent, une coupe à vin ornée de pierreries – n'importe quoi, toute bricole serait la bienvenue!

«Quand ce qui t'entoure ne t'obéit pas, pensait François, un être si gentil toujours à ta portée est une bonne protection de la peur. Si le sentiment de culpabilité t'accable, et moi, je ne suis pas un saint, c'est à lui la faute, pas à moi: c'est lui qui ne m'a pas prévenu, ne m'a pas arrêté! – maître Montcorbier sourit, content du cours de sa pensée, – Je devrais le respecter, même protéger en quelque sorte, comme on protège un petit frère, proche et aimé. Surtout qu'il est si compliqué, si ténébreux et si vulnérable – tout le temps portant un masque qui ne laisse pas pénétrer ses sentiments. Il cache ses pensées, il a peur. Peur de dévoiler son âme puisqu'il est persuadé que les gens vont y cracher. Il faut croire qu'il a beaucoup souffert dans son enfance. Presque comme moi! Sauf que moi, je pourrais survivre, je suis toujours capable de me débrouiller; lui – pas sûr! Il est possible que pour lui, les coups endurés dans l'enfance étaient bien plus forts – d'où cette folle cachotterie. Quel type bizarre! Bizarre en tout: en conduite, en paroles, en vêtements. Il n'y a que moi qu'il croit, je suis pour lui une échappatoire, un saint qui ne pourra jamais offenser son âme déformée, blessée...»

François gardait une certaine pudicité envers son ami. Cet admirateur vivant loin du centre, loin des bruits de la ville, tout au bout du Quartier Latin, ne devrait pas avoir une idée des fourberies de son idole, maître Montcorbier. «Quelles fourberies? – se demandait parfois François. Je suis calme, sec et noir, sans sourcils et maigre comme Chimère; ma tête ressemble à une noix décortiquée et torrifiée, je cache mon épée sous un habit semi-féminin d'un étudiant... Quelles fourberies? Je peux voler un jambon ou une barrique de vin? Oui, mais ce n'est pas un drame – c'est pour survivre encore une journée, pour partager avec des amis. Que j'ai tué cet imbécile de Sermoise? Tant pis pour lui, c'était un hasard, une légitime défense; il n'avait que se tenir loin de moi. Quelqu'un détroussa

48 quelqu'un d'autre, et on m'a accusé pour tenir compagnie. De nouveau encore tout récemment, mais cette fois je n'ai fait que guetter... d'ailleurs, j'ai été acquitté – François se redressa comme s'il était fier de lui-même, – D'abord le Roi m'a pardonné, le précédent, ensuite l'autre – tout de suite après son sacre! Ils s'en étaient convenus? Ou bien c'est un rituel chez eux? Je me souviens encore: on faisait passer par la ville la gamine du duc d'Orléans, trois ans elle avait. On m'a encore pardonné en honneur de l'événement. Je suis même tombé amoureux d'elle... Et hier encore... Le Parlement m'a pardonné, pas tout à fait – il m'a chassé de Paris, me donnant quand même trois jours pour faire les bagages. Je suis sûr d'avoir aussi l'absolution de Dieu, et cela de tous mes péchés – passés et futurs».

* * *

C'était très curieux de suivre leurs conversations, les regarder discuter. L'admirateur récitait parfois, très rarement, ses poèmes... Certains mots restaient incompréhensibles au maître, mais il en sentait toute la force et la musique; ces poèmes chantaient la beauté du monde, la trouvant jusqu'à dans la merde! «C'est superbe! Presque comme chez moi!» – disait parfois François non sans fierté.

Leurs discussions ne se limitaient pas aux poèmes. Il y avait aussi des questions et des réponses qui, il faut le dire, exprimaient des réflexions bien complexes; ces pensées, dans leur éclat, enflammaient l'inconscient, y laissant une empreinte, éclairaient d'une lumière extraordinaire ce qui était sombre, compliqué dans la question. En récitant les ballades de François, son copain s'interrompait, et, baissant les yeux, disait d'une voix à peine audible, comment il aurait fallu mieux écrire. Cette modestie excessive ne cohabitait pas avec le baroque de son aspect physique, de ses habits. Quand ils récitaient à tour de rôles la «Ballade du concours de Blois», il insistait sur son point de vue, en disant qu'au lieu de « gisant envers, j'ai grand paour de choir», il fallait, écrire «gisant par terre, j'ai grand paour de choir».

«En gros, tu as raison, se serait mieux, – consentait François, – même quand on est couché sur le dos, il est possible de tomber, si tu le veux bien... Mais maintenant, où est l'intérêt de discuter? C'est comme la neige d'antan – le tournoi est fini, le rideau est tombé.

Et moi de toute façon, j'ai gagné!» Le copain trouvait dans les poèmes de François des répétitions infondées, des citations déformées, il ne se trompait jamais – savait très bien à qui il avait copié telle ou telle phrase, ou un vers entier. «Quel prétentieux, – pensait de lui le «grand poète», mais il était loin d'être offusqué, et répétait sans se fatiguer: «Notre ami ne se doute peut-être pas de ce que nous avons des canons en tout! Comment représenter les papes et les empereurs, les marchands et les moines, les filles et les garçons, les vieux et les vieilles, les beaux et les moches... Et puis... les talents copient, mais les génies volent!»

Le déroulement de leur discussion, séduisait, apaisait, incitait finalement à l'action.

«Ici à Paris je fais feu des quatre fers, je ne connais pas une minute de repos, – disait souvent Montcorbier, – le mouvement est la base de tout! La mort dans mon esprit possède, elle aussi, ce caractère, puisque même dans la mort j'arrive à démontrer mon amour pour le rythme. Le vent fait balancer mes pendus... Même dans un crime ce n'est pas le démonisme qui m'attire, mais le dynamisme. Je suis peut-être le seul poète au monde complètement privé d'illusion: en partant en voyage je ne prends pas à bord cette cargaison fragile. Je ne prends que ce que je vois, ce que je ressens, aucune imagination, aucune nature avec ses lunes, ses herbes vertes et ses brises de printemps». François se tut, pensif.

Parfois deux personnes traversant, chacun de son côté, une crise existentielle, vont l'un vers l'autre, pendant des années, sans s'en rendre compte. Ils se rencontrent. Même destin, même caractère, même pression meurtrière des contradictions de la vie – de tout cela naît le fabuleux sentiment de confiance; l'âme se réveille, se libère de l'esclavage de toute affection. Et à l'intérieur de ce monde mis à nu naît une ambiance particulière – celle d'amour, d'amitié, de dépendance réciproque. L'âme se réveille, se débarrasse des liens d'affections, devient extraordinairement libre de toute influence apaisante des habitudes... Le psychisme surmonte – pas à pas, en se déchirant – toute oppression perçue comme unilatérale. Après quoi surgit à la surface une autre perception des contrariétés qui font souffrir ; cette nouvelle perception est autre qu'une simple division du monde en tout blanc et tout noir...

Je tressaillis. Tout comme dans mon enfance, sur le fond du ciel bleu mes yeux virent une petite fille; elle semblait heureuse, elle avait les ailes de papillon, elle dansait. «Pourquoi elle me poursuit? – mon cerveau n'avait pas de réponse à cette question qui était bloquée dans ma tête. – Est-ce ma faute à moi? – Ai-je envie de la voir? Alors, pourquoi?»

L'harmonie des deux âmes était parfaite, et la joie des amis en était très sincère. Ce qui leur procurait le plus fort plaisir, ce n'était pas le résultat, mais le processus de la création: ils auraient été d'accord d'y être plongés pour l'éternité, sans réfléchir aux misères qui pourraient les attendre à la fin. François aimait bien répéter:

– On est d'accord: boire du bon vin – c'est mieux que la gueule de bois le matin, il vaut mieux voler que d'avoir sa chemise humide de peur, il vaut mieux aimer que de penser à une grossesse indésirable...

L'admirateur partageait l'opinion du maître, et, comme un vieux sage, développait:

– La vie nous joue parfois des tours qui nous obligent de commettre des fautes. C'est naturel. Nous tous, nous voyageons dans la vie avec un gros sac plein de rancunes et d'amertumes. Nous cherchons le but, nous allons à sa rencontre; or, dès que nous l'atteignons, nous sommes accablés de déception, nous comprenons que ce n'est pas ce à quoi nous nous attendions. Les gens se trompent si souvent!

– Alors, comment désigner un objectif qui soit vrai?

– Je suis persuadé que si tu désires à atteindre un but, alors il est vrai. Attendre un résultat – c'est différent, c'est la mère du désespoir. Il serait peut-être utile d'avoir un moteur intérieur qui ne s'arrêterait jamais. Tu dis, que pour toi le mouvement est absolu, même dans la mort ou dans le crime. L'absolu pour moi – c'est le monde de l'art, de la peinture. Je me souviens de mon père, de nos promenades dans le Quartier Latin. Mon père est arrivé de me faire cadeau de cet endroit mystique, miraculeux – Luco. Pour nous le jardin de Luxembourg, ses statues – est l'incarnation de la civilisation humaine. – François se taisait, me regardait avec un intérêt non feint, comme s'il percevait l'épaisseur les couches séculaires de temps, pareil à sa «Ballade des Dames du temps jadis»... Puis,

je n'eus plus envie d'être un simple spectateur. Je voulus passer derrière le miroir, et là, commencer à créer, à parler aux gens du monde, comme je le voyais. Les poèmes naissaient malgré ma volonté, c'était captivant; j'étais prêt à tout y sacrifier: mon temps, mon argent, mon confort, mes relations avec les gens – pourvu que le beau naisse et que je puisse, par cette beauté, comprendre moi-même, me voir sous une autre optique. J'étais obsédé par ce processus. Des années plus tard je compris que mon succès ce n'était pas ce que j'avais écrit, mais mon rêve, le fait que ne l'avais pas perdu. Rien n'est changé aujourd'hui; ce moteur est toujours en moi. Tu comprends? J'ai toujours la passion de mon enfance.

Le copain de François parla longtemps, sans s'interrompre, comme s'il avait déchiré un cocon invisible dans lequel il s'était trouvé et qui avait empêché à ses sentiments sincères de se manifester. Avant qu'il ait rencontré François, il avait aussi une sensibilité délicate, il était capable de s'émouvoir profondément de tout ce qui se passait autour. Mais quelque chose en lui empêchait de l'exprimer.

– L'essentiel est de ne pas se concentrer sur le résultat, – je poursuivis avec conviction. – Qu'est-ce gloire, confort, argent? – que des différentes facettes de la vie... Ils peuvent se converger, ils peuvent se disperser comme des nuages à volonté des vents du destin. Si toi-même tu incarnes ton plus grand rêve, le reste viendra. Viendra sans faute. Le pire ennemi du succès est impatience. Et ce n'est pas important de quoi il s'agit – de poésie, de politique ou d'amour. Il faut savoir attendre!

– La vie – est aussi un processus, – François était tout dans ses pensées, – et ce processus possède deux grandes tragédies: la première c'est de ne pas obtenir ce dont tu a envie; la seconde – c'est de l'obtenir.

– Cela veut dire, que quel que soit le résultat, il ne rend pas heureux. Le bonheur – c'est le mouvement perpétuel vers le but!

J'ai compris tout à coup, que les vrais voyageurs ce sont ceux qui avancent sans avoir un but. Mais je ne l'ai pas dit. La profondeur des généralisations avait arrêté le flux des pensées et des paroles.

Marcher, naviguer librement – c'est un mystère, un miracle! Les pèlerins, les navigateurs ont des ailes, se sentent capables de voler, et cela les surprend. «Ce n'est pas vrai, c'est à moi que cela se passe!» – se disent-ils en quittant leurs habitudes et la routine, en

52 s'élevant vers le ciel. Cela leur fait éviter des responsabilités, des obligations; ils s'envolent, fuient, se dissipent, disparaissent.

Les deux poètes restèrent longtemps, comme les statues en marbre qui les entouraient – sans parler, sans bouger, les yeux dans les yeux; l'énergie de jouissance cicatrissait les blessures de leurs âmes.

2.

Quatre étudiants, quatre fripons, crasseux et déchirés, chargés de la barrique et du jambon, arrivèrent enfin à leur destination; ils passèrent par un trou dans la clôture, longèrent une longue galerie souterraine, entrèrent dans une grotte creusée dans l'épaisseur du rocher.

Trois torches sont fixées dans des fentes du calcaire; au milieu de la grotte – un feu de bois est allumé. Les braises répandent une chaleur étouffante qui ne tient pas longtemps, absorbée par la pierre.

Deux personnes étaient assises sur des barriques déjà vidées. Ils jouaient aux cartes; l'un d'eux arrivait à gribouiller quelque chose sur un bout de parchemin. Le troisième touillait les braises.

Les deux bavardaient tout en jouant: pourquoi ce quartier de Paris porte ce nom? Ce n'est pas quand même à cause de cette langue barbare – le latin? Ou bien pour une autre raison? Y a-t-il des poètes aujourd'hui sensés de connaître les oeuvres des anciens? Existait-il des anecdotes ou des ballades parlant des temps anciens? C'est juste pour ne pas être obligé de lire les vieux textes...

Je les suivais toujours, mais à bout de forces. Visiblement, la charge de ma «machine à explorer le temps» était épuisée. Me trouvant dans cette grotte, en écoutant le bavardage de ses étudiants, je me dis que rien ne changeait dans ce monde: quatre cents ans plus tard les écoliers – tout comme ceux-ci – chercheraient les moyens faciles d'acquisition des connaissances, ne se donneraient pas la peine de lire les auteurs dans le texte.

Voyant les nouveaux venus les joueurs se réjouirent, se préparèrent au festin. Une minute plus tard tous mangeaient déjà tout, en discutant les possibilités de s'approvisionner de nouveau de bon breuvage.

– Pourquoi ce couteau sur toi? – demanda le plus âgé en haussant la voix pour être entendu et montrant le fourreau à la ceinture

de Guy Tabary. Puis il continua démontrant les connaissances profondes de l'argot bien coloré: Si la prochaine fois vous tombez sur la barbouze, soyez heureux de vous retrouver en tôle, sinon c'est direct la béquillarde. A Montpellier et à Montfaucon il y a qui pendouillent, en deux étages.

Je reconnus sans hésiter la voix de François Montcorbier; cela me persuada de rester. «Dommage qu'il n'est pas seul... Mais ce serait curieux d'écouter aussi ses copains».

– T'es un vrai Macrobe*, – dit celui qui était assis à droite de François, un type grand et maigre, aux cheveux coupés très court, vêtu d'une cape grise, – arrête, tu vas nous porter malheur! Puis, se tournant vers Robert: A propos les gars, il y a quelqu'un à la place de Grève?

– C'est mal à propos! – Robert Vallay était morose, – On y cuisait une nana... comment déjà? – Vallay regarda Thomas en cherchant le nom de la condamnée.

– Marguerite Grimm... elle avait payé avec trois faux thalers – Thomas était catégorique.

Robert continuait: Eh bien, ensuite on a coupé la main à un officier des barbouzes; tu te souviens, à celui qui nous a fait des misères il y a deux ans...

– Première fauche – une oreille, deuxième – deuxième oreille, troisième – corde ou feu... Voyez comment maint jeunes homs est mort par offenser et prendre autrui demaine... – François chanta ses derniers mots mettant un point sur le sujet désagréable.

«Sûr que c'est d'une ballade... Je me souvins tout de suite, c'était celle «du bon conseil», et le refrain de la troisième strophe surgit dans ma tête: «Ordre nous faut, estat ou aucun port. Nottons ces points, ne laissons le vrai port, par offenser et prendre autrui demaine».

– Il y a la justice sur terre! – déclara Thomas Criquaud – on est étudiants, et il vaut mieux ne pas nous embêter! On lui a dit, il n'a pas écouté, maintenant, même s'il reste au régiment, il aura un crochet au lieu de la main.

– Il y restera, les gens ne sont pas fana d'y aller, on va donc le revoir, – c'était le fils du juge. Quelques instants plus tard Vallay

* Flavius Macrobius Ambrosius Theodosius – écrivain philosophe latin, vers 370 – après 430.

54 leva son index et poursuivit: Tiens, nous avons toujours raison! Tu vois, il s'était mêlé de nos affaires et voilà comment ça c'est terminé. Tout à coup Robert se rappela la bagarre de François avec Sermoise à cause de Catherine de Vossel, et continua ironiquement: – Regardez, notre grand poète a bien tué, vite fait! L'autre avait commencé le premier. Et cette meuf, comment donc elle s'appelle?... a eu son lot, ça lui apprendra à embaucher des assassins!

– Je vois que tu ne te rappelles de personne, trop d'études, – dit Guy.

Robert continuait sans faire trop attention à cet outrage, un des plus blessant pour lui: il savait bien que personne ne pouvait lui reprocher le trop d'assiduité:

– Pourtant on n'était pas loin de la béquille! Quelle chance – la fille du duc à passé et nous sommes pardonnés! Amnistie! Que la vie est belle! Je pense parfois...

– Tu ne penses que parfois? T'es fort! – c'était encore Guy Tabary.

– Mais non! – Robert fut quand même blessé, – Je pense que au-dessus de nous tous il y doit y avoir une grande vérité... Elle est peut-être plus forte que le Roi et même que Dieu.

– Je ne m'y mêle pas, – celui qui était accroupi devant le feu et continuait de remuer les braises n'avait pas encore parlé. Il ressemblait à un moine avec sa capuche noire, – Ce n'est pas mon affaire, mais j'aurais fait attention...

– Tu penses! Arrête de blasphémer! – François n'a pas fait attention aux paroles du «moine», et, se tournant vers Robert, il poursuivit: – Merci à ton père, sinon on aurait été suspendu jusqu'à aujourd'hui, ils ont la paresse de décrocher leurs pendus. Et les oiseaux, comment ils s'appellent déjà?... auraient mangé nos yeux. François rigolait en imitant Robert pour se venger de «grand poète».

La conversation s'éteignit; François et le maigre en gris reprirent leur jeu de cartes. La maître, malgré les sermons qu'il venait de faire aux amis, sirotait tranquillement le vin volé. Les autres, curieux, regardaient les joueurs. Personne ne se préoccupait du fait que leur bon copain, François Moncorbier, qui venait d'être condamné à l'exil de dix ans, était toujours parmi eux, qu'il mangeait et buvait et ne se plaignait de rien. Et que Guy Tabary, qui un an en arrière était torturé à mort par l'évêque Thibaut d'Aussigny, était là,

vivant et joyeux, au moins sa bouche mouillée et son nez plat té- 55 moignaient de sa bonne humeur.

Mais voilà que le maigre donna les cartes, et je sentis l'intérêt des joueur accroître. François ne tenait pas en place, bougeait sur sa barrique sans arrêt. Ses yeux gris s'était enflammés; on aurait pu croire que tout ce qu'il avait enduré ces derniers mois n'était qu'un mauvais rêve.

– Bientôt mon anniversaire, et moi, j'y suis avec vous, – chuchota un d'eux, faisant semblant que le jeu ne l'intéressait guère. Mais personne ne s'y fit attention. François louchait du côté de celui qui remuait les braises: ne regardait-il pas ses cartes? Ribaut coupait des morceaux du jambon, les trempait dans son vin et les expédiait goulûment dans sa bouche. Vallay qui, dès l'entrée avait entendu les discussions sur le Quartier Latin, pérorait, comme un vrai membre de fraternité d'étudiants, sur l'esprit exceptionnel de ce quartier parisien. Malheureusement, les paroles, comme d'habitude ne sortaient pas correctement de sa bouche, et on n'entendait qu'un bredouillement indistincte à travers lequel on distinguait quand même: Marie-Madelaine, des noms d'églises, Abélard... Ce dernier mot – le nom d'un savant, professeurs de l'université de Paris, connu entre autres par son aventure avec une disciple – de toute évidence, fut entendu.

– Tiens, et pourquoi il n'y a pas de femmes ici? – demanda avec emphase Guy Tabary.

– Tu sais quoi? – lui dit Ribaut en guise de réponse, – Ceci est bien plus séduisant! – il s'approcha d'une torche pour mieux apprécier la vue des goûtes de vin sur une bonne tranche de viande.

Il n'y eu un seul qui ne rit pas de bon cœur. Mais Guy ne voulut pas abandonner son sujet favori:

– Imbéciles, après ces mots, on n'a même pas envie...

– Tu rêves! – Robert arrêta son bredouillement sur le Quartier Latin pour répondre à Guy Tabary – Je ne comprends pas, toi, qui es intelligent... presque comme François, tu dois aspirer à, comment c'est?... au bonheur! Et le bonheur est là quant la bouffe il y a! – Robert s'est arrêté une seconde, frappé par sa propre éloquence, puis: – Plus il y a à manger, plus il y a de bonheur... Tandis que les femmes... – il finit par le haussement des épaules.

– Oui, je suis d'accord, – Guy se justifia voyant que personne ne le soutient, – mais...

56 Je voyais chaque geste de ces étudiants – fricoteurs, le moindre changement de leur mimique. Je voyais et j'entendais le plus âgé d'eux, François. Et je voyais, incroyable! – leurs cartes, elles étaient miraculeusement ouvertes devant mes yeux. «Ce n'est pas la belote, mais quoi? eh oui, le poker! ce jeu venait de paraître sur les bords de la Seine. 52 cartes, quatre jokers, on peut jouer dans n'importe quelle combinaison, sûr que les cartes sont pipées à Montpinot dans la région du château à Meung-sur-Loire, là où Tabary avait été torturé».

Le joueur maigre s'appelait Junot. C'était écrit sur sa tablette. Lui aussi, il était de ceux qui avaient des géniteurs connus. Le sien était professeur de l'Université. Le rejeun était assez stupide. François écrivait de lui que rien ne pouvait le corriger. Tu peux lui donner des livres ou ne pas en donner, tu peux lui lire toi-même ou pas – cela ne change rien. Le père et le fils sont constitués à la manière des vases communicant fermés – tout d'un côté, rien de l'autre.

Ma main cherche machinalement les feuilles de parchemin là où elles traînent d'habitude, mais ne trouve rien.

En ce moment Junot prit cinq cartes, les ramassa en petit tas et, en se penchant de côté et marmonnant quelque chose sous son nez, il commença à les mettre en éventail serré pour voir juste le coin droit en haut de chaque carte. Je vis huit de pique. «Pas terrible, – pensai-je – Encore une de huit, à carreau cette fois-ci. Une paire avec le jeu plein pour deux – c'est déjà fort. Dans le salon chez Apollonie c'était du jamais vu». Junot respira profondément et, en jetant un oeil distrait sur le reste de viande qui sentait déjà la poubelle, commença tout en feignant un désintérêt profond pour le jeu:

– Mais quels cochons vous êtes! Je parie que vous avez marché dans la merde! Il vous faut apprendre à sauter de pierre à pierre, comme le font les dames de la rive droite.. Avant même de terminer son discours, il regarda de nouveau sa composition de cinq cartes. La troisième s'avéra bonne à rien. «Tant pis!» me dis-je, mais le joueur n'était pas de mon avis – il écarta légèrement la carte suivante. Cœur, huit! «Finis, j'ai gagné, – a pensé le joueur, – je ne vais même pas regarder la dernière».

Moi non plus, je ne l'aurais pas fait à sa place – trop dure épreuve, on est capable de s'en étouffer... Quand est-ce que j'ai joué comme lui? Mais oui, avec Flaubert! Qui faisait semblant de ne pas être

intéressé, racontait à ceux qui voulait l'entendre, que le matin il fait 57 de la bicyclette en clamant ce qu'il a écrit la dernière nuit. Pourquoi crier fort? Pour vérifier que les paroles et les phares fraîchement écrits coulent doucement, sans répétitions et pauses indésirables.

Entre temps François garda deux cartes, jeta trois et reprit encore trois. Cela ne passa pas sans être remarqué. «Lui, il a paire. Et moi, déjà brelan!» se réjouissait Junot. Le maître, de son côté, commença, lui aussi, de mettre ses cartes en éventail; son visage semblait être de marbre, les yeux ne bougeaient pas. Le maigre regarda enfin sa cinquième carte. Grand dieu! Joker! Carré! – très calmement il jeta la carte superflue et, avec une légèreté exagérée, il prit une autre. Il ne la cacha même pas, il la regarda simplement de très près. J'eus l'impression que tous ses nerfs formèrent une boule compacte à l'intérieur son corps – une charge explosive qui aurait pu faire écrouler les murs du Châtelet et du Louvre ensemble! La nouvelle cathédrale sur la Cité aurait pu leur tenir compagnie: huit trèfle! Ecoutez, cela n'arrive jamais, au grand jamais!

François, qui avait vu le maigre changer une carte, pensa que celui-ci avait la couleur, et qu'il voulait compléter sa main. Cela ne pouvait être rien d'autre. C'est vrai, que l'autre avait peut être eu une double paire, et il voulait en faire main pleine. Ou bien une suite. C'est rarissime, mais qui sait?

Maintenant François se croyait chanceux: il avait deux valets, trois, dame et rois. Il s'est débarrassé des deux dernier et prit deux valets et un joker... Il vaut mieux ne pas raconter la suite. Pour Junot c'était le malheur, le désastre, la catastrophe! L'horreur de la vie... Pour François – rien de spécial, l'état normal: chance en cartes, chance en tout. Sauf en amour!

Je cachai mon visage dans les mains, essayai de ne pas regarder le drame qui se jouait devant mes yeux, sans pour autant jamais avoir compris, quelle était la mise dans leur jeu.

3.

– Et lui, qu'est-ce qu'il fait ici? – me demandai-je. Dans un coin un gandin au nœud de ruban sur la poitrine, était assis s'appuyant contre le mur en pierre. Son visage exprimait une profonde satisfaction de sa position – il était vraiment content de trôner comme ça, de surprendre les gens par son aspect inhabituel. – Toutefois,

58 pensai-je, il est là depuis longtemps, et personne ne l'avait vu. Personne, sauf moi.

– Ouvrez les yeux! – parla l'homme invisible d'une voix que je connaissais. – vous n'êtes pas le seul ici à aimer Montcorbier, – le gandin se leva, fit deux pas en s'appuyant sur une canne élégante au pomme dorée. Je compris qu'il se demandait comment réagir à un homme en habit d'idiot dans ces parages. Moi, de mon côté, je essayai de réfléchir: «je suis donc bien visible pour certains, au moins certains m'entendent». J'en étais content, mais cela me rendait méfiant. Un instant après, le gandin s'éclipsa, comme s'il n'avait jamais existé. Une ombre le suivit dans la galerie souterraine; un soupçon d'ombre qui, tel un papillon, passa devant une flamme de torche et s'évapora dans le noir.

Un cris brusque et fort dissipa cette vision. C'est François qui avait surpris Thomas Criquaud cacher un saucisson fumé entre les pierres. – Ecoute Thomas, notre noble camaraderie d'étudiants va te honnir si tu continues! Nous, étudiants éternels, nous ne voulons pas pour s'enrichir, mais juste pour survivre.

– Tu ne veux pas dire, j'espère, que nous sommes bons à rien, – Vallay fixait, furieux, son complice Ribaut, et comme un dernier argument d'une âme de larron offensé, il cria: «Demain, si tu le veux, je t'amènerai un autre jambon... même deux! Et moi, je me demandais tout le temps, pourquoi il ramasse tous ses saucissons, ça ressemblait à une grosse bide sous la chemise».

– Dis, mon ami, qu'est-ce qui t'a amené dans nos parages? – Moncorbier se dirigea de mon côté. – J'ai un fort soupçon que tu nous surveilles pour mieux nous piquer la viande ou le vin... Tu ne dis rien?

Moi, je baissais la tête et piétinais sur place, indécis, ne voulant pas avouer.

– Tu ressembles, – continuait François, à ces badaud qui traînent tout le temps autour de Saint-Benoît-le-Bétourné. On t'a vêtu en clown et on t'a poussé chez nous; c'est pour ça que tu ne sais quoi dire...

Ensuite, Moncorbier chuchota à l'oreille de Tabary: «Regarde, c'est qui? là-bas, il se cache» Mais l'autre haussa les épaules, sourit de travers sans rien répondre. «Il ne le voit pas, – se dit François, – ou bien il voit, mais s'en fout de tout. Après l'estrapade et le trous chez l'évêque d'Aussigny n'importe qui aurait perdu la tête».

– D'abord, bonjour mon cher François – dis-je en tapant le sol avec ma canne; le disant je regardais de tous côté en cherchant le gandin au nœud de ruban. – Je t'attends ici depuis longtemps; mais tu n'es pas seul, j'ai pensé que tu ne pouvais pas te libérer...

– Merde, je ne t'ai pas reconnu, mon cher ami! Tu l'a toujours ce nœud idiot!

Je jetai un coup d'oeil sur mon plastron: «C'est exact, encore ce nœud! De nouveau ces métamorphoses!»

– Je n'ai jamais demandé ton nom. Nous nous en sommes passés toutes ses années.

– C'est vrai. Il n'est pas dans tes testaments, dans des procès-verbaux non plus. J'en conclus, que dans la vie non plus... Pour nous ça n'a jamais eu d'importance. Ce n'est pas vrai, François? Quelque chose cloche aujourd'hui; pas possible de parler, on est dérangé tout le temps...

La tâche claire passa de nouveau, furtivement; je la suivis...

Moncorbier sourit et suivit de regard son admirateur. Il était seul, tous ses amis avaient disparu; le feu s'était éteint; le sol autour était toujours jonché des feuilles de parchemin avec des traces de graisse laissées par les mains des convives.

4.

Assis dans un fauteuil, je regardais le feu mourant dans la cheminée, touillais de temps en temps les restes des braises. J'étais bien, ma tête était vide! Tout à coup un soupçon de pensée parcourut le cerveau; j'essayai d'en former une idée, en vain. Je mis encore deux bûches, le feu les engloutit avec voracité. Le bois crépitait agréablement. Avec un bout de bois j'allumai la lampe en bronze sur le bureau; l'odeur âpre de l'huile de faînes embauma la pièce, parfuma le nuage blanc au-dessus de la tasse de mon «thé» fraîchement infusé.

Quelques instants après, ma respiration assouvie pas l'arôme bienfaisant, je «quittai» mon logis rue du Chat-qui-Pêche et me retrouvai à côté de François.

– C'est bien que tu t'es absenté, – me confia Montcorbier, mystérieux. Ses yeux fatigués et éteints s'allumèrent de nouvelles étincelles, comme pendant le fameux jeu aux cartes.

– Tu veux dire que j'ai été absent?

– Tu es parti; tu t’es levé et t’en es allé sans dire un mot. Cet affreux Guillaume Biche ne serait pas venu me voir si je n’étais pas seul. Il vient de partir.

– Qui est-ce? Ce nom ne m’est pas inconnu.

François haussa les épaules en guise de réponse. Puis, il commença, de très loin.

– Tu te demandes peut-être ce que je fais ici au lieu de partir en exil; pourquoi je mange, je bois, je joue aux cartes. Comme si rien ne s’était passé, et la vie pour une fois encore ne m’avait rien appris.

– C’est à toi de voir, François... C’est toi «François le Grand».

– D’abord j’ai encore deux jours. Et puis... Bref, notre Louis est venu hier ici.

– Le Roi? En personne? Tout seul? Pour quoi faire?

– Pas tout seul bien sûr. Avec cet affreux Biche. Oui, il a été là, et il m’a parlé. Juste là – François montra où le Roi en personne se tenait en lui parlant.

Je me taisais en attendant les détails. Après une courte pause Montcorbier continuait.

– Biche est venu le premier, comme s’il guettait le moment où tu serais parti. – François a parlé des événements de la nuit, accompagnant son récit des commentaires savoureux.

– Hier le Roi était parti en secret de sa résidence et, accompagné de cet odieux entremetteur, il a fait le tour des lieux de plaisir de tous les quartiers louches. Il paraît que le Roi avait eu beaucoup de maîtresses par jour. Tout le monde connaît leurs noms, mais jamais une seule n’avait pu devenir sa maîtresse officielle. Peut-être que Louis avait beaucoup souffert dans sa jeunesse de la présence d’Agnès Sorel près de son père, et se méfiait de l’influence des femmes sur la politique. Mais que parmi ces filles il y ait eu Catherine de Vossel, ça c’était le comble du hasard!

– Celle dont tu m’avais parlé?

– Elle-même.

– Ne me dis pas que tu l’aimes toujours!

– Dieu me garde! Entre François le coureur de jupons et le poète Montcorbier qui nie l’amour – il y a une distance de plusieurs années, maintes femmes et une foule de déceptions.

– C’est elle ou c’est toi qui est parti?

– Personne n’a quitté personne! J’avais tout simplement aimé et avais été trahi dès le début.

– Ce qui est important, c’est que tu avais aimé! C’était de l’amour, du vrai. Moi aussi, durant des années j’avais idolâtré juste une image; je me l’étais inventée et j’ai aimée. Il me suffisait qu’elle pourrait être réelle. Don Quichotte était comme moi.

– Je ne le connais pas.

– C’était un chevalier.

– Jamais entendu, qui c’est?

– Pas grave. Un Espagnol. Tu sais, dès que l’amour devient réciproque, je pars. Ce n’est pas parce que j’ai un caractère léger et infidèle, non. Tu peux ne pas me croire, mais j’ai peur; j’ai peur qu’un vrai amour ne me quitte un jour, comme l’avait fait ma mère quand j’étais petit.

François ne fit pas attention à ce que je lui disais sur ma mère; par contre, le nom de l’Espagnol lui a rappelé des souvenirs. Il dit avec regret:

– Je ne suis jamais allé en Espagne, pas une seule fois. Bien que ma rue – de Sain-Jacques – soit le début d’une voie romaine qui y mène. Puis, sans faire non plus attention aux sentences de son admirateur à propos de l’amour, il poursuivit: «Bien sûr que j’avais été insupportable, je me mêlais des choses qui ne me regardaient pas. Finalement elle m’a mis à la porte, on m’a même battu. J’ai vu une autre Catherine. Je ne l’avais connue que quand elle faisait semblant de m’écouter; au fait elle était différente, je ne le savais pas. Si je l’avais su...

Quand François parlait de femmes, même d’une manière abstraite, ses paroles étaient pleines d’amertume. Il parlait de filles de joie peuplant les nombreux bouges parisiens – de leurs habits trop moulants et ouvrant les seins jusqu’aux tétons pour séduire les clients, de ces filles aux surcots des couleurs vives à indécence et des cottes si étroites qu’elles étaient presque superflues; d’ailleurs, il y en avait celles qui s’en passaient parfaitement et dénudaient certaines parties de corps sans se sentir trop incommodées. François se rendait bien compte des subterfuges des professionnelles du sexe; il disait, acerbe, que la beauté féminine n’est qu’un phénomène temporaire. Qu’elles profitent du moment tant qu’elles le peuvent! Maître Montcorbier avait certainement raison, je n’avais

62 rien à dire: ce n'est pas lui qui avait dit le premier que le temps passe, et que l'exubérance du printemps serait toujours remplacée par la chaleur d'été, et, ensuite, par l'automne pluvieux et froid.

Mes réflexions intérieures sur les femmes de Montcorbier ne furent pas longues: je voulus connaître la suite de l'histoire du Roi.

– Et après, qu'est-ce qui est arrivé?

– Après j'ai eu Marthe, – François ne pouvait pas arrêter le flux de ses souvenirs douloureux, – Elle m'a rendu un grand service, m'a présenté à Charles d'Orléans, le prince de tous les amoureux. Cinq ans ont passé et je se suis revenu à Paris. Et tu sais quoi? Catherine, elle, m'avait toujours considéré comme un gueux minable, bien défraîchi en prison de Meung*. Mais cette fois elle s'était dépassée: j'ai appris qu'elle offrait au riche Hitier Marchand ce qu'elle avait refusé au pauvre étudiant. Or, Marchand, est, entre autres, parfaitement connu à la cour du petit frère de notre nouveau Roi.

– Comme quoi il suffit de mettre en marche toute cette cohue: un frère du Roi, duc d'Orléans et cette ingrate...

– C'est exactement comme ça que cela c'est passé, mon ami; le frère de Louis et Catherine ont parlé au Roi de moi; je suppose que chacun à sa manière. Un peu plus tôt Charles d'Orléans et Jean de Bourbon avaient fait de même...

– Parle, n'éprouve pas ma patience!

– Que tu le saches ou pas, la fin sera le même!

– Tu a été invité à la cour?

– Je n'ai jamais servi personne! Ni les bandits, ni les nobles! C'est peut-être pour ça qu'il m'est donné de voir le monde de l'extérieur... Ecoute plutôt ce que le Roi m'a confié; c'est à dire, pas lui, mais par l'intermédiaire de ce Biche. Au fait, le Roi n'est venu qu'une paire de minutes, tard dans la nuit; il m'a regardé de près sans cacher son dégoût, a dit quelque chose à son homme, puis a approuvé avec la tête et a dit des trucs dégueulasses sur Chartier et tous les poètes en général et sur sa femme... Puis, il s'est éclipsé.

* En 1460 Villon s'est trouvé à la prison de Meung-sur-Loire, ville qui était à l'époque sous la juridiction de l'évêque d'Orléans Thibaut d'Aussigny connu pour sa cruauté.

– Hier, tard le soir, – je compris que le récit de François sur les événements de la nuit était de longue haleine, – quand tu as disparu, un petit vieillard bien répugnant, à un nez long et une cape à capuche, s'est manifesté dans un coin au fond de la grotte, à côté du flambeau. Puis, il s'est approché de moi et m'a parlé à l'oreille. C'était si inattendu que j'ai eu d'abord peur, mais ensuite, en écoutant bien, j'ai compris en partie ce qu'il disait: «Vous devez le suivre de près, – continuait le vieux, – chaque pas, chaque geste qu'il fera nous est important. Ces gens sont riches, ils parlent plusieurs langues et patois... ce sont des aventuriers, ils sont capables à n'importe quoi... Quant à vous, mon ami, vous serez acquitté, évidemment, mais... vous n'allez pas quand même mener une vie pareille à l'éternité! Sinon, je dois vous dire, vous finirez mal... si seulement... Bref, notre objectif ce sont les Bourbons. Oui, je suis franc, je ne cache rien, je vous observe depuis longtemps. J'ai même entendu vos discussions avec vos copains, et puis avec ce type au ruban sur sa poitrine».

François se rendit compte que, tout ce temps où ils mangeaient, buvaient, jouaient aux cartes et tout simplement bavardaient, le petit vieux était accroupi près du feu, se taisait sans leur montrer son visage. Et maintenant Biche lui parlait de sa voix melliflue, en s'interrompant de temps en temps pour regarder autour, puis se redressait à mesure que lui permettait sa petite taille, et prononçait bien distinctement: «Tuer est inadmissible! Voler n'est pas bien non plus! Etes-vous d'accord avec moi?» et ensuite, sans attendre la réponse, il continuait: «Je vous assure, mon très cher, tout retournera au néant. Vous aurez la gloire... Vous êtes déjà connu, surtout parmi les étudiants... enfin, à ce que je le sache de mes informateurs... Mais bien après, dans le futur, on parlera de vous comme d'un vrai héros de France qui avait oeuvré pour son unification. Comme de poète aussi, évidemment. Par contre, il faudra nous aider; ce ne sera pas compliqué pour vous C'est à dire, vous vous ressemblez en quelque sorte...»

François s'est tu, en se demandant, avec qui on l'avait comparé? Puis il continua:

– Sais-tu ce qu'il m'a dit?

– Aucune idée!

64 «Vous êtes auteur! Poète! Vous êtes sensé de vivre en bonne intelligence avec le pouvoir, d'être comblé... et j'en passe. Déjà vous êtes pour nous une personne agréable, commode, vous avez tout pour qu'on vous... respecte».

– Tu te rends compte! Moi – espion! Qu'en diras-tu?

Faute de réponse de ma part, François poursuivit, moins enthousiaste:

– Biche m'a beaucoup parlé des péripéties dans les familles d'Orléans et des Bourbon; il a mentionné Marie d'Orléans, m'a même rappelé que je lui avais fait éloge dans mes poèmes. Puis il a parlé de Charles, son père, des frères de Bourbon... Ce qui me tracasse, c'est que je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils veulent de moi. Il faut qu'ils veuillent quelque chose, puisque le Roi a daigné venir me voir; mais pour l'instant Biche a des craintes et ne m'en parle pas ouvertement. Qu'a-t-il derrière sa tête? Dieu sait. Enfin, il n'est pas clair, lui! – François mit un point à son récit sans que j'aie pu y placer un seul mot.

– Mais... le Roi, – dis-je tout doucement, – le Roi y a été? – dans mes paroles il dut entendre une interrogation, et une doute, peut-être aussi la crainte d'entendre une chose trop importante. Le bavardage des étudiants dans la taverne surgit dans mon esprit; je jetai un coup d'oeil à François. Dès le début de notre conversation, ses yeux étaient tantôt brillants de résolution, tantôt voilés de doute. Voulait-il me charger d'une responsabilité? espérait-il entendre un conseil? «Que dois-je faire maintenant? avait-il l'air de me dire, – Quand ils reviendront, j'ai aucune chance de m'en tirer!». Finalement, sans attendre la réponse, il me serra dans ses bras, posa sa tête sur ma poitrine – doucement, comme le ferait un enfant – était-ce son adieu? Puis il me jeta un regard bref et espiègle, et, en souriant:

– Le Roi y a été... malheureusement, – répondit-il pensif, et disparut.

Nous ne nous sommes plus jamais rencontrés.

Je me trouve de nouveau dans ma chambre, dans la plus étroite rue du Quartier Latin. Les mêmes meubles poussiéreux et bancals, le parquet sale, les fenêtres tristes aux carreaux crasseux avec des traces de la pluie. Le miroir. Comme d'habitude il est couvert

de poussière; le contour du visage y est flou, les couleurs imprécises... Tandis que dans les yeux de mon reflet je vois du feu. 65

On a frappé dans le carreau. Je me suis levé, tourné la tête. Un acacia maigrichon se trouve derrière la fenêtre, à gauche. Le vent faisait trembler une de ses branches; elle a poussé un peu plus haut que les autres, et maintenant elle est couverte de jeunes feuilles. Elle gratte ma vitre, chuchote quelque chose, elle m'invite à partir loin...

* * *

Le temps passera, Paris sera de nouveau emporté par le tourbillon de la routine; la pureté des paroles, des vœux et des promesses sera oubliée. Mais une parcelle de fête et de ses lumières restera dans les cœurs, témoignant que le temps n'a pas le pouvoir sur tout. Une vieille femme vient à ma rencontre; elle est pauvrement vêtue, et de loin paraît laide. Quand elle arrive à ma hauteur, je vois son visage, sa bouche édentée rayonne de bonheur.

– Encore une Epiphanie! – dit-elle sans s'adresser à personne, lève son visage vers le ciel et sourit.

Epilogue

Comme d'habitude, je demeurais dans le tourbillon de mes problèmes, toutefois l'eau dans ce trou n'était plus aussi noire qu'avant. Tout comme François, j'ai bientôt quitté Paris et son Quartier Latin que nous aimions tant, où nous avons brillé comme de vrais artistes. Mais c'est là aussi qu'avaient brûlé nos âmes tourmentées. Après notre rencontre à Paris nous n'avions rien écrit. J'ai péniblement accouché de mon «Voyage», mais ça c'est une toute autre histoire.

Nos inoubliables rencontres avaient clairement changé ma mentalité. Les souvenirs des moments heureux de mon enfance percèrent la dure écorce de mes complexes, la détruisirent, firent entrer par la brèche béante l'air si convoité, si bienfaisant de bonheur et d'amour. Le besoin d'exciter la curiosité du monde par mes extravagances disparut laissant la place à un fervent amour pour ma mère, au désir de réparer de mon mieux les malheurs que je lui avais causés...

Mais le Temps! Oh le Temps! Il fuit bien plus vite que l'on ne le souhaite. Je n'en avais presque plus; par contre son cortège diabolique: Souvenirs, Regrets, Craintes et Mélancolie – était toujours là.

* * *

Chassé de Paris, François Villon, s'éloigna dans le Duché de Bourbon – patrie de ses ancêtres. Au moins trois raisons avaient

favorisé son choix: primo – Jean II, le grand admirateur des poèmes de Villon, est devenu Duc de Bourbon en 1456; secundo – ce Jean était ni plus ni moins, le grand frère de Pierre de Beaujeu que le Roi voulait marier avec sa fille Anne. Et enfin, on appelle ce Jean II «Le Bon» – ce n'était peut-être pas sans raison?

Charles d'Orléans mourut en 1465, deux ans après le départ de François Montcorbier de Paris. C'était Pierre de Bourbon, le fiancé de la petite Marie d'Orléans et le fameux sire de Beaujeu, qui ouvrait la procession funéraire. Un an après, grâce aux efforts d'une personne inconnue, on déclara les fiançailles de Pierre de Beaujeu et Anne de France, fille du Roi Louis XI, alors âgée de cinq ans. Sa sœur cadette Jeanne se maria avec Louis, le benjamin des enfants de Charles d'Orléans.

Entre temps, les affaires de Charles le Téméraire de Bourgogne allaient de pire en pis. Il perdit plusieurs batailles contre les Suisses, et en 1477, il fut assassiné. Cinq ans plus tard furent déclarées les fiançailles de sa petite fille âgée de trois ans et du fils de Louis XI, le futur Roi de France Charles VIII. Les vastes possessions du dernier Duc de Bourgogne – Pays Bas, Belgique, Luxembourg, Lorraine, Alsace furent partagées entre la France et les Habsbourg. Cela engendra une longue période d'adversité qui dura plusieurs siècles et établit un rapport des forces en Europe jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

Ainsi, Louis XI avait pu, un an avant sa mort, réaliser le projet majeur de sa politique: rassembler autour d'un seul centre presque toutes les importantes féodalités et en faire un Etat.

Encore sept ans plus tard on invente l'imprimerie. Parmi les tout premiers livres imprimés furent «Le Lais» et «Le Testament» de François Montcorbier (dit Villon). C'était en 1490, quand le fils de Louis XI était Dauphin sous la régence d'Anne de France et Pierre de Beaujeu.

Application

Charles Baudelaire

AU LECTEUR

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches;
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent!
Aux objets répugnants nous trouvons des appas;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange
Le sein martyrisé d'une antique catin,
Nous volons au passage un plaisir clandestin
Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde!
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui ! – l'oeil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
– Hypocrite lecteur, – mon semblable, – mon frère!

LE VOYAGE

A Maxime Du Camp

I

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes!
Aux yeux du souvenir que le monde est petit!

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers:

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir, coeurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours: Allons!

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom!

II

Nous imitons, horreur! la toupie et la boule
Dans leur valse et leurs bonds ; même dans nos sommeils
La Curiosité nous tourmente et nous roule,
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune où le but se déplace,
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où!
Où l'homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,
Pour trouver le repos court toujours comme un fou!

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie;
Une voix retentit sur le pont: « Ouvre l'oeil! »
Une voix de la hune, ardente et folle, crie.
« Amour... gloire... bonheur! » Enfer! c'est un écueil!

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

Ô le Pauvre amoureux des pays chimériques!
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis;
Son oeil ensorcelé découvre une Capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

III

Etonnants voyageurs! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers!
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile!
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu?

IV

« Nous avons vu des astres
Et des flots ; nous avons vu des sables aussi;
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant,
Allumaient dans nos coeurs une ardeur inquiète
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

Les plus riches cités, les plus grands paysages,
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages.
Et toujours le désir nous rendait soucieux!

— La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,

Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près!

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprès ? – Pourtant nous avons, avec soin,
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin!

Nous avons salué des idoles à trompe;
Des trônes constellés de bijoux lumineux;
Des palais ouvragés dont la féerique pompe
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux;

«Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse;
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,
Et des jongleurs savants que le serpent caresse».

V

Et puis, et puis encore?

VI

«Ô cerveaux enfantins!
Pour ne pas oublier la chose capitale,
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût;
L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout;

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote;
La fête qu'assaisonne et parfume le sang;
Le poison du pouvoir énervant le despote,
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant;

Plusieurs religions semblables à la nôtre,
Toutes escaladant le ciel; la Sainteté,
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,
Dans les clous et le crin cherchant la volupté;

L'Humanité bavarde, ivre de son génie,
Et, folle maintenant comme elle était jadis,
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie:
«Ô mon semblable, ô mon maître, je te maudis!»

Et les moins sots, hardis amants de la Démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense !
– Tel est du globe entier l'éternel bulletin».

VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

Faut-il partir? rester? Si tu peux rester, reste;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps! Il est, hélas! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,
Pour fuir ce rétiaire infâme: il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsque enfin il mettra le pied sur notre échine,
Nous pourrons espérer et crier: En avant!
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le coeur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Qui chantent: «Par ici! vous qui voulez manger

Le Lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre coeur a faim;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin?»

A l'accent familier nous devinons le spectre;
 Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.
 «Pour rafraîchir ton coeur nage vers ton Electre!»
 Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

VIII

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre!
 Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!
 Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
 Nos coeurs que tu connais sont remplis de rayons!

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte!
 Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
 Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?
 Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau!

François Villon

BALLADE DE MERCI

A Chartreux et à Célestins,
 A Mendians et à Dévotes,
 A musards et clauepatins,
 A servants et filles mignottes
 Portants surcots et justes cottes,
 A cuidereaux d'amour transis,
 Chaussant sans méhaing fauves bottes,
 Je crie à toutes gens mercis.

A fillettes montrant tétins,
 Pour avoir plus largement hôtes,
 A ribleurs, mouveurs de hutins
 A bateleurs trayant marmottes,
 A fous, folles, à sots, à sottes,
 Qui s'en vont sifflant six à six
 A vessies et mariottes,
 Je crie à toutes gens mercis,

Sinon aux traîtres chiens mâtins
 Qui m'ont fait ronger dures crôtes,
 Mâcher maints soirs et maints matins,
 Qu'ores je ne crains trois crottes.
 Je fisse pour eux pets et rottes;
 Je ne puis, car je suis assis.

Au fort, pour éviter riottes,
Je crie à toutes gens mercis.

Qu'on leur froisse les quinze côtes
De gros maillets forts et massis,
De plombées et tels pelotes.
Je crie à toutes gens mercis.

BALLADE DE LA GROSSE MARGOT

Se j'aime et sers la belle de bon hait.
M'en devez-vous tenir ne vil ne sot?
Elle a en soi des biens à fin souhait.
Pour son amour ceins bouclier et passot;
Quand viennent gens, je cours et happe un pot,
Au vin m'en vois, sans démener grand bruit;
Je leur tends eau, fromage, pain et fruit.
S'ils payent bien, je leur dis que «bien stat;
Retournez ci, quand vous serez en ruit,
En ce bordeau où tenons notre état.»

Mais adoncques il y a grand déhait
Quand sans argent s'en vient coucher Margot;
Voir ne la puis, mon coeur à mort la hait.
Sa robe prends, demi-ceint et surcot,
Si lui jure qu'il tendra pour l'écot.
Par les côtés se prend cet Antéchrist,
Crie et jure par la mort Jésus-Christ
Que non fera. Lors empoigne un éclat;
Dessus son nez lui en fais un écrit,
En ce bordeau où tenons notre état.

Puis paix se fait et me fait un gros pet,
Plus enflé qu'un velimeux escarbot.
Riant, m'assied son poing sur mon sommet,
«Go ! go!» me dit, et me fiert le jambot.
Tous deux ivres, dormons comme un sabot.
Et au réveil, quand le ventre lui bruit,
Monte sur moi que ne gâte son fruit.
Sous elle geins, plus qu'un ais me fais plat,
De paillarder tout elle me détruit,
En ce bordeau où tenons notre état.

Vente, grêle, gèle, j'ai mon pain cuit.
Je suis paillard, la paillarde me suit.
Lequel vaut mieux? Chacun bien s'entresuit.
L'un l'autre vaut; c'est à mau rat mau chat.
Ordures aimons, ordures nous assuit;
Nous défuyons honneur, il nous défuit,
En ce bordeau où tenons notre état.

BALLADE DES FEMMES DE PARIS

Quoiqu'on tient belles langagères
Florentines, Vénitiennes,
Assez pour être messagères,
Et même les anciennes,
Mais soient Lombardes, Romaines.
Genevoises, à mes périls,
Pimontoises, savoisiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De beau parler tiennent chaïères,
Ce dit-on, les Napolitaines,
Et sont très bonnes caquetières
Allemandes et Prussiennes;
Soient Grecques, Egyptiennes,
De Hongrie ou d'autres pays,
Espagnoles ou Catelennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes, Suisses n'y savent guères,
Gasconnes, n'aussi Toulousaines:
De Petit Pont deux harengères
Les concluront, et les Lorraines,
Angloises et Calaisiennes,
(Ai-je beaucoup de lieux compris?)
Picardes de Valenciennes;
Il n'est bon bec que de Paris.

Prince, aux dames parisiennes
De bien parler donnez le prix;
Quoi que l'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

En riagal, en arsenic rocher,
 En orpiment, en salpêtre et chaux vive,
 En plomb bouillant pour mieux les émorcher,
 En suif et poix détrempée de lessive
 Faite d'étrons et de pissat de juive,
 En lavailles de jambes à meseaux,
 En raclure de pieds et vieux housseaux,
 En sang d'aspic et drogues venimeuses,
 En fiel de loups, de renards et blaireaux,
 Soient frites ces langues ennuyeuses!

En cervelle de chat qui hait pêcher,
 Noir et si vieil qu'il n'ait dent en gencive,
 D'un vieil mâtin qui vaut bien aussi cher,
 Tout enragé, en sa bave et salive,
 En l'écume d'une mule poussive
 Détranchée menue à bons ciseaux,
 En eau où rats plongent groins et museaux,
 Raines, crapauds et bêtes dangereuses,
 Serpents, lézards et tels nobles oiseaux,
 Soient frites ces langues ennuyeuses!

En sublimé dangereux à toucher,
 Et ou nombril d'une couleuvre vive,
 En sang qu'on voit ès palettes sécher
 Sur les barbiers quand pleine lune arrive,
 Dont l'un est noir, l'autre plus vert que cive,
 En chancre et fic, et en ces claires eaues
 Où nourrices essangent leurs drapeaux,
 En petits bains de filles amoureuses
 (Qui ne m'entend n'a suivi les bords de l'eau)
 Soient frites ces langues ennuyeuses!

Prince, passez tous ces friands morceaux,
 S'étamine, sac n'avez ou bluteaux,
 Parmi le fond d'unes braies breneuses;
 Mais, par avant, en étrons de pourceaux
 Soient frites ces langues ennuyeuses!

I

L'AN quatre cent cinquante six,
 Je, François Villon, écolier,
 Considerant, de sens rassis,
 Le frein aux dents, franc au collier,
 Qu'on doit ses œuvres conseiller
 Comme Vegece le raconte,
 Sage romain, grand conseiller,
 Ou autrement on se mécompte...

II

En ce temps que j'ai dit devant,
 Sur le Noel, morte saison,
 Que les loups se vivent de vent
 Et qu'on se tient en sa maison,
 Pour le frimas, près du tison,
 Me vint un vouloir de briser
 La tres amoureuse prison
 Qui souloit mon cœur debriser.

III

Je le fis en telle façon,
 Voyant celle devant mes yeux
 Consentant a ma défaçon,
 Sans ce que ja lui en fût mieux;
 Dont je me deuil et plains aux cieus,
 En requerant d'elle vengeance
 A tous les dieux venerieux,
 Et du grief d'amour allegeance.

IV

Et se j'ai prins en ma faveur.
 Ces doux regards et beaux semblants
 De tres decevante saveur,
 Me tréperçants jusqu'aux flancs,
 Bien ils ont vers moi les pieds blancs
 Et me faillent au grand besoin.
 Planter me faut autres complants
 Et frapper en un autre coin.

V

Le regard de celle m'a prins
 Qui m'a été felonnie et dure:
 Sans ce qu'en rien aie méprins,
 Veut et ordonne que j'endure
 La mort, et que plus je ne dure;
 Si n'y voi secours que fouïr.
 Rompre veut la vive soudure,
 Sans mes ipiteux regrets ouïr!

VI

Pour obvier a ces dangers,
 Mon mieux est, ce croi, de partir.
 Adieu! Je m'en vais a Angers:
 Puis qu'el ne me veut impartir
 Sa grace, ne me departir,
 Par elle meurs, les membres sains;
 Au fort, je suis amant martyr
 Du nombre des amoureux saints.

VII

Combien que le depart me soit
 Dur, si faut il que je l'élogne:
 Comme mon pauvre sens conçoit,
 Autre que moi est en quelogne,
 Dont oncque soret de Boulogne
 Ne fut plus alteré d'humeur.
 C'est pour moi piteuse besogne:
 Dieu en veuille ouïr ma clameur!

VIII

Et puis que departir me faut,
 Et du retour ne suis certain,
 (Je ne suis homme sans défaut
 Ne qu'autre d'acier ne d'étain;
 Vivre aux humains est incertain,
 Et après mort n'y a relais;
 Je m'en vais en pays lointain,)
 Si établis ce present lais.

IX

Premierement, ou nom du Pere,
 Du Fils et du Saint Esprit,
 Et de sa glorieuse Mere
 Par qui grace rien ne perit,
 Je laisse, de par Dieu, mon bruit
 A maître Guillaume Villon
 Qui en l'honneur de son nom bruit,
 Mes tentes et mon pavillon.

X

Item, a celle que j'ai dit,
 Qui m'a si durement chassé
 Que je suis de joie interdit
 Et de tout plaisir dechassé,
 Je laisse mon cœur enchassé,
 Pale, piteux, mort et transi:
 Elle m'a ce mal pourchassé,
 Mais Dieu lui en fasse merci!

XI

Item, a maître Ythier Marchant,
 Auquel je me sens tres tenu,
 Laisse mon brant d'acier tranchant
 Ou a maître Jean le Cornu,
 Qui est en gage detenu
 Pour un écot huit sous montant;
 Si veuil, selon le contenu,
 Qu'on leur livre, en le rachetant.

XII

Item, je laisse a Saint Amant
 Le Cheval Blanc avec la Mule
 Et à Blaru mon diamant
 Et l'Ane rayé qui recule.
 Et le decret qui articule
 Omnis utriusque sexus,
 Contre la Carmeliste bule
 Laisse aux curés, pour mettre sus.

XIII

Et a maître Robert Vallee
 Pauvre clergeot en Parlement,
 Qui n'entend ne mont ne vallee,
 J'ordonne principalement
 Qu'on lui baille legerement
 Mes brais, étants aux Trumillieres,
 Pour coeffer plus honnêtement
 S'amie Jeanne de Millieres.

XIV

Pour ce qu'il est de lieu honnête,
 Faut qu'il soit mieux recompensé,
 Car Saint Esprit l'amonête,
 Obstant ce qu'il est insensé;
 Pour ce, je me suis pourpensé
 Qu'on lui baille l'Art de Memoire
 A recouvrer sur Maupensé,
 Puis qu'il n'a sens ne qu'une aumoire.

XV

Item, pour assigner la vie
 Du dessusdit maître Robert,
 (Pour Dieu! n'y ayez point d'envie!)
 Mes parents, vendez mon haubert,
 Et que l'argent, ou la plus part,
 Soit employé, dedans ces Pâques,
 A acheter a ce poupart
 Une fenêtre emprès Saint Jacques.

XVI

Item, laisse et donne en pur don
 Mes gants et ma huque de soie
 A mon ami Jacques Cardon,
 Le gland aussi d'une saussoie,
 Et tous les jours une grasse oie
 Et un chapon de haute graisse,
 Dix muids de vin blanc comme croie,
 Et deux procès, que trop n'engraisse.

XVII

Item, je laisse a ce noble homme,
 Regnier de Montigny, trois chiens;
 Aussi a Jean Raguier la somme
 De cent francs, prins sur tous mes biens.
 Mais quoi! Je n'y comprends en riens
 Ce que je pourray acquerir:
 On ne doit trop prendre des siens,
 Ne son ami trop surquerir.

XVIII

Item, au Seigneur de Grigny
 Laisse la garde de Nijon,
 Et six chiens plus qu'à Montigny,
 Vicêtre, châtel et donjon;
 Et a ce malotru changeon,
 Mouton, qui le tient en procès,
 Laisse trois coups d'un escourgeon,
 Et coucher, paix et aise, es ceps.

XIX

Et a maître Jacques Raguier
 Laisse o l'Abreuvoir Popin,
 Pêches, poires; au Gros Figuier
 Toujours le choix d'un bon lopin,
 Le trou de la Pomme de Pin,
 Clos et couvert, au feu la plante,
 Emmailloté en jacopin;
 Et qui voudra planter, si plante.

XX

Item, a maître Jean Mautaint
 Et maître Pierre Basanier
 Le gré du seigneur qui atteint
 Troubles, forfaits sans épargnier;
 Et a mon procureur Fournier
 Bonnets courts, chausses semelees
 Taillees sur mon cordouanier
 Pour porter durant ces gelees.

XXI

Item a Jean Trouvé, boucher,
 Laisse le Mouton franc et tendre
 Et un tacon pour émoucher
 Le Bœuf Couronné qu'on veut vendre,
 Ou la Vache: qui pourra prendre
 Le vilain qui la trousse au col,
 S'il ne la rend, qu'on le puît pendre
 Et étrangler d'un bon licol!

XXII

Item, au Chevalier du Guet
 Le Hëaume lui établis;
 Et aux pietons qui vont d'aguet
 Tâtonnant par ces établis,
 Je leur laisse leur beau riblis:
 La Lanterne a la Pierre au lait.
 Voire, mais j'aurai les Trois Lis,
 S'ils me menent en Châtelet.

XXIII

Item, a Perrenet Marchant,
 Qu'on dit le Bâtard de la Barre,
 Pour ce qu'il est tres bon marchand
 Lui laisse trois gluyons de foerre
 Pour étendre dessus la terre
 A faire l'amoureux métier,
 Ou lui faudra sa vie querre,
 Car il ne sait autre métier,

XXIV

Item, au Loup et a Cholet
 Je laisse a la fois un canard
 Prins sur les murs, comme on souloit,
 Envers les fossés, sur le tard;
 Et a chacun un grand tabart
 De cordelier jusques aux pieds,
 Bûche, charbon et pois au lard,
 Et mes houseaux sans avant-pieds.

XXV

De rechef je laisse, en pitié,
 A trois petits enfants tous nus
 Nommés en ce présent traité,
 Pauvres orphelins impourvus,
 Tous déchaussés, tous dépourvus,
 Et dénués comme le ver;
 J'ordonne qu'ils soient pourvus
 Au moins pour passer cet hiver.

XXVI

Premierement Colin Laurens,
 Girard Gossouin et Jean Marceau,
 Dépourvus de biens, de parents,
 Qui n'ont vaillant l'anse d'un seau,
 Chacun de mes biens un faisceau,
 Ou quatre blancs, s'ils l'aiment mieux.
 Ils mengeront maint bon morceau,
 Les enfants, quand je serai vieux!

XXVII

Item, ma nomination
 Que j'ai de l'Université
 Laisse par resignation
 Pour seclure d'aversité
 Pauvres clerks de cette cité
 Sous cet entendit contenus:
 Charité m'y a incité,
 Et Nature, les voyant nus.

XXVIII

C'est maître Guillaume Cotin
 Et maître Thibaut de Vitry
 Deux pauvres clerks, parlants latin,
 Paisibles enfants, sans étry,
 Humbles, bien chantants au letry;
 Je leur laisse cens recevoir
 Sur la maison Guillot Gueuldry
 En attendant de mieux avoir.

XXIX

Item, et j'adjoins à la Crosse
 Celle de la rue Saint Antoine
 Ou un billard de quoi on crosse,
 Et tous les jours plein pot de Seine;
 Aux pigeons qui sont en l'essoine
 Enserres sous trappe voliere,
 Mon mirouër bel et idoine
 Et la grace de la geoliere.

XXX

Item, je laisse aux hôpitaux
 Mes chassiss tissus d'arignee;
 Et aux gisants sous les étaux
 Chacun sur l'œil une grongnee,
 Trembler a chere renfrognee,
 Maigres, velus et morfondus,
 Chausses courtes, robe rognée,
 Gelés, murdris et enfondus.

XXXI

Item, je laisse a mon barbier
 Les rognures de mes cheveux,
 Pleinement et sans détournier;
 Au savetier mes souliers vieux,
 Et au freprier mes habits tieux
 Que, quand du tout je les delaisse,
 Pour moins qu'ils ne coûtèrent neufs,
 Charitablement je leur laisse.

XXXII

Item, je laisse aux Mendiants,
 Aux Filles Dieu et aux Beguines,
 Savoureux morceaux et friands,
 Flans, chapons et grasses gelines,
 Et puis prêcher les Quinzes Signes,
 Et abattre pain a deux mains.
 Carmes chevauchent nos voisines,
 Mais cela, ce n'est que du mains.

XXXIII

Item, laisse le Mortier d'or
 A Jean, l'épicier, de la Garde;
 Une potence de Saint Mor
 Pour faire un broyer a moutarde.
 A celui qui fit l'avant-garde
 Pour faire sur moi griefs exploits:
 De par moi saint Antoine l' arde!
 Je ne lui ferai autre lais.

XXXIV

Item, je laisse a Merebeuf
 Et a Nicolas de Louvieux
 A chacun l'écaille d'un œuf
 Pleine de francs et d'écus vieux.
 Quant au concierge de Gouvieux,
 Pierre de Rousseville, ordonne,
 Pour le donner entendre mieux,
 Ecus tels que le Prince donne.

XXXV

Finablement, en écrivant,
 Ce soir, seulet, étant en bonne,
 Dictant ce lais et décrivant,
 j'ouis la cloche de Serbonne,
 Qui toujours a neuf heures sonne
 Le Salut que l'ange predict;
 Si suspendis et y mis bonne
 Pour prier comme le cœur dit.

XXXVI

Ce faisant, je m'entroubliai,
 Non pas par force de vin boire,
 Mon esperit comme lié;
 Lors je sentis dame Memoire
 Reprendre et mettre en son aumoire
 Ses especes collaterales,
 Opinative fausse et voire,
 Et autres intellectuales,

XXXVII

Et mêmement l'estimative
 Par quoi prospective nous vient:
 Similative, formative,
 Desquels bien souvent il avient
 Que, par leur trouble, homme devient
 fol et lunatique par mois:
 Je l'ai lu, se bien m'en souvient,
 En Aristote aucunes fois.

XXXVIII

Dont le sensitif s'éveilla
 Et évertua F antasie
 Qui tous organes réveilla,
 Et tint la souveraine partie
 En suspens et comme amortie
 Par oppression d'oubliance
 Qui en moi s'étoit épartie
 Pour montrer des sens l'alliance.

XXXIX

Puis que mon sens fut a repos
 Et l'entendement demêlé,
 Je cuidai finer mon propos;
 Mais mon encre trouvai gelé
 Et mon cierge trouvai souillé;
 De feu je n'eusse pu finer.
 Si m'endormis, tout emmouflé,
 Et ne pus autrement finer.

XL

Fait ou temps de ladite date
 Par le bien renommé Villon,
 Qui ne mange figue ni date.
 Sec et noir comme écouvillon,
 Il n'a tente ne pavillon
 Qu'il n'ait laissé a ses amis,
 Et n'a mais qu'un peu de billon
 Qui sera tantôt a fin mis.

BALLADE DU CONCOURS DE BLOIS

Je meurs de seuf auprès de la fontaine,
 Chaud comme feu, et tremble dent à dent;
 En mon pays suis en terre lointaine;
 Lez un brasier frissonne tout ardent;
 Nu comme un ver, vêtu en président,
 Je ris en pleurs et attends sans espoir;
 Confort reprends en triste désespoir;
 Je m'éjouis et n'ai plaisir aucun;
 Puissant je suis sans force et sans pouvoir,
 Bien recueilli, débouté de chacun.

Rien ne m'est sûr que la chose incertaine;
 Obscur, fors ce qui est tout évident;
 Doute ne fais, fors en chose certaine;
 Science tiens à soudain accident;
 Je gagne tout et demeure perdant;
 Au point du jour dis: «Dieu vous doint bon soir!»
 Gisant envers, j'ai grand paour de choir;
 J'ai bien de quoi et si n'en ai pas un;
 Echoite attends et d'homme ne suis hoir,
 Bien recueilli, débouté de chacun.

De rien n'ai soin, si mets toute ma peine
 D'acquérir biens et n'y suis prétendant;
 Qui mieux me dit, c'est cil qui plus m'ataine,
 Et qui plus vrai, lors plus me va bourdant;
 Mon ami est, qui me fait entendant
 D'un cygne blanc que c'est un corbeau noir;
 Et qui me nuit, crois qu'il m'aide à pourvoir;
 Bourde, verté, aujourd'hui m'est tout un;
 Je retiens tout, rien ne sait concevoir,
 Bien recueilli, débouté de chacun.

Prince clément, or vous plaise savoir
 Que j'entends mout et n'ai sens ne savoir:
 Partial suis, à toutes lois commun.
 Que sais-je plus? Quoi? Les gages ravoir,
 Bien recueilli, débouté de chacun.

**L'ÉPITAPHE DE VILLON OU
«BALLADE DES PENDUS»**

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les coeurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci attachés, cinq, six:
Quant à la chair, que trop avons nourrie,
Elle est piéça dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Se frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis.
Excusez-nous, puisque sommes transis,
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'inférieure foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

La pluie nous a débués et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis.
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Prince Jésus, qui sur tous a maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie:
A lui n'ayons que faire ne que soudre.
Hommes, ici n'a point de moquerie;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

BALLADE DE BON CONSEIL

Hommes faillis, bertaudés de raison,
Dénaturés et hors de connoissance,
Démis du sens, comblés de déraison,
Fous abusés, pleins de déconnoissance,
Qui procurez contre votre naissance,
Vous soumettant à détestable mort
Par lâcheté, las ! que ne vous remord
L'horribleté qui à honte vous mène?
Voyez comment maint jeunes homs est mort
Par offenser et prendre autrui demaine.

Chacun en soi voie sa méprison,
Ne nous vengeons, prenons en patience;
Nous connoissons que ce monde est prison
Aux vertueux franchis d'impudence;
Battre, rouiller pour ce n'est pas science,
Tollir, ravir, piller, meurtrir à tort.
De Dieu ne chaut, trop de verté se tort
Qui en tels faits sa jeunesse démène,

Dont à la fin ses poings doloireux tord
Par offenser et prendre autrui demaine.
Que vaut piper, flatter, rire en traison,
Quêter, mentir, affirmer sans fiance,
Farcir, tromper, artifier poison,
Vivre en péché, dormir en défiance
De son prouchain sans avoir confiance?
Pour ce conclus: de bien faisons effort,
Reprenons coeur, ayons en Dieu confort,
Nous n'avons jour certain en la semaine;
De nos maux ont nos parents le ressort
Par offenser et prendre autrui demaine.

Vivons en paix, exterminons discord;
Jeunes et vieux, soyons tous d'un accord:
La loi le veut, l'apôtre le ramène
Licitement en l'épître romaine;
Ordre nous faut, état ou aucun port.
Notons ces points ; ne laissons le vrai port
Par offenser et prendre autrui demaine.

La rencontre des cœurs aux dûtours des destins

A première vue dans la nouvelle de Boris Kornev «La danse de Psyché» il n'y a que deux héros – deux grand poètes français Charles Baudelaire et François Villon.

Pourtant, il y en a trois.

Le premier héros de la nouvelle – c'est son auteur.

Je voudrais dire quelques mots de l'auteur – des mots de remerciement d'un lecteur qui connaît toutes ses œuvres, qui aime son esprit paradoxal et son œil perspicace (deux qualités qui s'unissent rarement), son style lapidaire et en même temps exhaustif... J'aimerais en parler, mais pas tout de suite, un peu plus tard. Pour l'instant on va parler de la nouvelle, de la danse de Psyché.

Comme ceci – sans guillemets – de la danse de Psyché.

Psyché – personnification d'une âme, ou même une Ame. Ame de qui? De personne, âme libre; libre jusqu'à ce que commence sa danse, puisque Psyché devient l'âme de celui avec qui elle danse. De celui qui elle choisit pour danser avec. Etre son élu n'est pas donné à tout et chacun, et pourtant la ronde qu'elle mène est bien peuplée: durant les millénaires de son existence, l'humanité avait donné une quantité impressionnante des favoris de la déesse.

Ces gens appartiennent aux époques, aux nations, aux cultures différentes. Toutefois ils se ressemblent tous: les personnages de la ronde se fusionnent, se déversent les uns dans les autres comme l'eau des vases communicants; ils sont illuminés de la même lumière, ils obéissent tous au même rythme de la danse – le rythme imposé par Psyché.

Voilà comment le décrit Boris Kornev:

«Parfois deux personnes traversant, chacun de son côté, une crise existentielle, vont l'un vers l'autre, pendant des années, sans s'en rendre compte. Ils se rencontrent. Même destin, même caractère, même pression meurtrière des contradictions de la vie – de tout cela naît le fabuleux sentiment de confiance; l'âme se réveille, se libère de l'esclavage de toute affection. Le psychisme surmonte – pas à pas, en se déchirant – toute oppression perçue comme unilatérale. Après quoi surgit à la surface une autre perception des contrariétés qui font souffrir; cette nouvelle perception est autre qu'une simple division du monde en tout blanc et tout noir... La guérison arrive.»

C'est ainsi.

Reste une petite nuance, presque imperceptible, dont beaucoup ne se rendent même pas compte. A savoir: cette rencontre peut s'effectuer entre les gens appartenant aux époques différentes. Parfois ils sont séparés par des décennies, des siècles – mais ils se rencontrent et, avec un étonnement joyeux ils constatent leur grande ressemblance, leurs liens intimes.

C'est une de ces rencontres qui est l'objet d'attention de «La danse de Psyché».

Si on essaie de faire un synopsis de la nouvelle voilà ce qu'on obtient:

– On voit Charles Baudelaire en personne, ce «poète maudit», l'auteur des «Fleurs du mal». Il souffre d'enfer de son incompatibilité avec le monde; pire, il multiplie volontairement cette incompatibilité: il convertit l'amour heureux en amour malheureux, une vie heureuse en une existence végétale; il s'est fait contaminer de la syphilis, il s'est imposé la dépendance de la drogue. Bref, il s'expulse de toutes ses forces de la routine qu'il déteste vers l'au-delà. Et voilà qu'un jour, il perce l'irréversibilité du temps et rencontre un confrère de la plume et du destin – François Villon. Il voit Paris du XV siècle, il glisse sur les immondices de ses rues, il regarde les fourberies de petits voleurs et petits politiciens... Il parle à Villon et commence à comprendre le mystère de sa disparition en janvier 1463 (Boris Kornev croit avoir une explication de cette disparition – très intéressante, mais nous n'allons pas la dévoiler maintenant par respect des secrets de l'auteur).

C'est l'intrigue de la nouvelle – en grandes lignes, au premier abord.

Par contre tout est plus compliqué que ce qu'on voit à la surface.

Primo, l'approche de l'auteur à une œuvre biographique n'est pas habituelle. Je n'ai pas en mémoire des cas où un travailleur honnête de ce genre – André Mauroy, Irving Stone et ainsi de suite dans l'ordre décroissant – ait écrit ses œuvres de la première personne. Surtout quand cette personne n'est ni l'auteur (par exemple «Je pense à ce grand poète, et je trouve que...», ni un observateur-narrateur («Aujourd'hui j'ai rencontré le Grand, nous avons parlé de...»). Boris Kornev parle dans sa nouvelle par la personne de Charles Baudelaire lui-même.

– Je vais me lever pour aller marcher dans le Jardin de Luxembourg. Je l'adore...

– Le bonheur de mon enfance était aveuglant. J'étais enfant unique et très attendu...

– Expulsé du monde de l'amour, j'ai entamé mon autodestruction... Ce n'est pas que les femmes ne m'attirent pas, mais la nature animale de cette attirance ne peut que repousser...

L'auteur se sent très à l'aise dans les ténèbres de l'âme de son personnage non inventé. Les manifestations du génie de Baudelaire, malades et perverses, deviennent tout à coup une partie d'un tableau logique et cohérent. D'après Kornev, ce n'est pas la passion d'autodestruction qui agit en poète, mais le dégoût pour la paresse et inflexibilité du cours de temps, la marche cérémonieuse vers la mort. Il est impossible de s'en libérer par un procédé conventionnel, on est obligé à recourir à ce que les habitants de la routine trouvent déloyal.

Dans ce tableau, la brèche dans le tissu du temps et la rencontre de Baudelaire avec Villon deviennent logiques; cette percée semble harmonieuse et naturelle dans cet espace littéraire.

A ce propos je ne peux m'empêcher de dire que depuis Mark Twain et son «Yankee à la cour du roi Arthur», la retombée d'un personnage dans une époque

94 révolue, est exploité d'une façon indécente, devient de nos jours tout un genre (??) littéraire, j'ai envie de lui donner le nom de «Retombance». Le sujet est bien connu: le personnage se retrouve par hasard (dont les auteurs ne se donnent pas la peine d'expliquer la cause) dans une époque très lointaine qu'il refait à sa façon ou, tout simplement, nous relate les événements historiques qu'il observe. Quoi qu'on en dise, cette mode reflète des tendances sous-jacentes: si des auteurs sérieux (et Boris Kornev, à mon avis, a une vision juste et profonde de la modernité) commencent à assimiler le genre de «retombance», il se passe quelque chose dans l'atmosphère du commencement du XXI^e siècle, qui fasse rêver de l'irruption dans des époques lointaines. Est-ce possible que le cercle des temps se referme enfin, que le passé devienne le présent?

Ou bien c'est la danse de Psyché, calme et harmonieuse jusqu'à présent, devient brûlante, nerveuse?

Puisque, de quel que côté que l'on regarde, ce n'est pas Charles Baudelaire, mais Boris Kornev a pu percer l'épaisseur des siècles pour se trouver face à face d'abord avec l'auteur des «Fleurs du mal», et ensuite avec l'auteur des «Regrets de la belle Heaulmière». C'est encore lui, Boris Kornev, après avoir dansé avec la Déesse, rencontre dans cette ronde ses frères, obtient la possibilité de les voir de l'intérieur. La narration de la première personne, l'idée même de ce procédé littéraire n'aurait aucune chance de naître de l'étude sèche, académique de biographie d'un classique: pour écrire ce livre il a fallu une profonde ressemblance avec son héros, la communauté des fortunes. Il a fallu faire de sa propre personne un personnage du récit.

Voilà pourquoi j'ai dit que cette nouvelle n'a pas deux, mais trois héros.

Et ce n'est pas par hasard que l'auteur a muni le livre d'une longue préface. Cette préface ne contient pas d'habituelles théories abstraites sur un sujet en question, non, elle est pleine de souvenirs chers à l'auteur – souvenirs très personnels de ses années d'études secondaires.

On peut se demander, qu'est-ce que la biographie de Charles Baudelaire a-t-elle de commun avec l'école où l'auteur a fait ses études, avec ses professeurs et ses copains de classe?

Toutefois la logique de «La danse de Psyché» est telle que sans cette préface – si personnelle et en quelque sorte si intime – le cercle ne pourrait pas se refermer, la pensée majeure serait suspendue, les images auraient perdu en volume, ne pourraient pas respirer librement.

«Un jour notre professeur a amené en classe le plan de Paris, ce plan était si grand qu'il occupait presque un mur entier. Nous pouvions y voir – tout comme aujourd'hui dans Google – des rues, des monuments, et même des immeubles. Chacun des élèves a eu pour devoir à apprendre par cœur un fragment du plan; il fallait se renseigner quand et par qui avait été construit chaque monument, ce qui s'y était trouvé un ou deux siècles plus tôt. Nous devions aussi savoir comment aller d'un point de la ville à un autre: par exemple, de la place de la Bastille au Louvre et puis à l'Arc de Triomphe? Mais pas par la rue de Rivoli, non plus par les Champs Elysée – c'était trop facile!.. Je me souviens avoir eu pour devoir le 5^e et 6^e arrondissements dans le Quartier Latin, c'est à dire, tout ce qui se trouve sur la rive gauche en face de la Cité, entre le pont Neuf et le Petit pont. Il fallait suivre le Quai des Grands-Augustins, la rue Saint-Jacques, traverser le boule-

vard Saint-Germain et la rue des Ecoles, passer ensuite devant Sorbonne et le lycée Luis le Grand... pour arriver enfin au jardin de Luxembourg...» 95

Les quartiers de Paris que l'écolier Kornev avait pour devoir – la rive gauche de la Seine jusqu'au jardin du Luxembourg – c'était l'espace de vie de François Villon, sa maison, son écrou. Malgré de nombreuses reconstructions, tout y est imprégné de son esprit. Île de la Cité, le Pont Neuf, la Sorbonne... Il suffit de prononcer ces noms pour que la brise venue de Paris de l'époque de Villon se sente sur le visage. De prononcer!.. Et si on suit, d'une façon assidue, scrupuleuse, tous ces noms sur la carte; si on essaie d'appréhender ce monde, de s'y aventurer... Ces exercices d'esprit pourraient amener à des résultats inattendus!

– *Pourquoi Baudelaire?* – nous pose cette question narquoise Boris Kornev – *Je vais vous répondre avec toute franchise: je n'en sais rien! Tout s'est tricoté sans que je m'en aperçoive, tout s'est rangé suivant une certaine logique, malgré ma volonté.*

Pourtant il n'y a aucune logique. Il y a un enchaînement, mais d'ordre illogique, sortant du bon sens routinier.

Eh bien, pourquoi Baudelaire? Il n'était pas l'unique «poète maudit». Est-ce que Paul Verlaine ou Arthur Rimbaud ne seraient-ils pas de bons guides dans le monde de Villon? Ou encore Lautréamont – un esprit pas moins énigmatique que l'auteur moyenâgeux des ballades?

Est-ce parce que l'écrou de Villon appartenait également à Baudelaire? S'aventurant dans les rues de la rive gauche, s'imprégnant de l'esprit de Villon, est-il possible d'échapper à l'influence de l'auteur des «Fleurs du mal»? Quoi qu'on en dise, mais Rimbaud, venu à Paris d'une province, et Lautréamont, originaire de l'Amérique de Sud – n'étaient pas parisiens; quant à Verlaine, tout grand qu'il soit, il n'incarne pas l'esprit que Villon.

Autre question – pourquoi recourir aux services d'un guide? Ne peut-on pas s'approcher de Villon sans intermédiaire? Pourquoi ne pas écrire de la part de Villon lui-même?

A cette question il n'y a qu'une seule réponse: pour pénétrer dans l'au-delà on est obligé d'avoir un guide, et ce guide doit être d'un puissant esprit créateur. Ce n'était pas par hasard que Virgile et non pas un «monsieur n'importe qui» avait aidé Dante. En méditant sur la carte de Paris, en écartant le rideau du temps, on rentre d'abord dans le XIX^e siècle, et seulement après – dans des époques lointaines. Or, entre Baudelaire et Villon il n'existe personne de commensurable.

Ainsi, prenant la main de Baudelaire, se mettre en route contre le cours du Temps. Puisque c'est Baudelaire qui a écrit les lignes de l'épigraphe pour la première partie de la nouvelle:

*Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers...*

Le poète a désigné dans ces lignes la contradiction majeure le brûlant toute sa vie: l'inaptitude de ce monde d'assouvir la soif globale de l'homme.

Ce qui est curieux, c'est que Baudelaire face à Villon ne garde pas son aspect provocateur, ce n'est plus un arrogant Poète Maudit, mais un admirateur farouche

96 vivant dans son coin et ne parlant avec le Maître qu'à la tombée de la nuit. Pourquoi cela? On pourrait supposer que les beuveries communes, des rondes dans les quartiers chauds et les débauches bruyantes doivent couronner la rencontre des deux grands perturbateurs des principes. Au moins c'est de cette manière que n'importe lequel militant de «retombance» aurait construit l'intrigue en abordant ce sujet.

Mais pas Boris Kornev. Parce que celui-ci ressent une subtilité insaisissable pour beaucoup d'entre nous: c'est uniquement quand le poète se sent prisonnier du quotidien, il recourt au stratagème du bouleversement des principes, des claques aux goûts petit-bourgeois, à la marginalité volontaire. C'est sa révolte, sa façon de fuir l'emprisonnement. Or, si la cage est détruite et la routine surmontée, il n'y a plus de raison à la révolte, ce qui reste, c'est une conversation paisible des deux frères qui se sont rencontrés à travers les siècles, c'est l'union des deux âmes – c'est la danse de Psyché.

«Le temps passera, Paris sera de nouveau emporté par le tourbillon de la routine; la pureté des paroles, des vœux et des promesses sera oubliée. Mais une parcelle de fête et de ses lumières restera dans les cœurs, témoignant que le temps n'a pas le pouvoir sur tout».

Le livre se termine par ces paroles.

Non, ce n'est pas vrai, il se termine par une sélection des poèmes de Baudelaire et de Villon: ils semblent être une partie intégrale de la nouvelle, puisque c'est là que nous trouvons le credo du poète emporté par le tourbillon de la danse de Psyché:

*Rien ne m'est sûr que la chose incertaine;
Obscur, fors ce qui est tout évident;
Doute ne fais, fors en chose certaine;
Science tiens à soudain accident;
Je gagne tout et demeure perdant;
Au point du jours dis: «Dieu vous doint bon soir!»
Gisant envers, j'ai grand paour de choir;
J'ai bien de quoi et si n'en ai pas un;
Echoite attends et d'homme ne suis hoir,
Bien recueilli débouté de chacun.*

*De rien n'ai soin, si mets toute ma peine
D'acquérir biens et n'y suis prétendant;
Qui mieux me dit, c'est cil qui plus m'ataine,
Et qui plus vrai, lors plus me va bourdant;
Mon ami est, qui me fait entendant
D'un cygne blanc que c'est un corbeau noir;
Et qui me nuit, crois qu'il m'aide à pouvoir;
Bourde, verté, aujourd'hui m'est tout un;
Je retiens tout, rien ne sait concevoir,
Bien recueilli, débouté de chacun.*

(Villon F. Ballade du concours de Blois)